

Thèse

De l'invisibilité à la visibilité sur le web : analyse d'un blogue consacré aux femmes ayant fait le choix de ne pas avoir d'enfant

Françoise Verschaeve

Département de communication



uOttawa

Faculté des arts
Faculty of Arts

Automne 2017

Mots-clés :

Concept : acceptabilité sociale, invisibilité

Méthode : qualitative, analyse de contenu

Terrain d'observation : blogue, réseau social

Table des matières

Remerciements	iii
Sommaire	v
Introduction	1
Problématisation et cadre théorique	4
2.1 Les médias sociaux	5
2.1.1. Les réseaux sociaux	5
2.1.2. Les communautés virtuelles	6
2.1.3. Le blogue	8
2.2 La question des normes sociales	9
2.3 L'acceptabilité sociale	10
2.4 Marquage et invisibilité	10
2.5 Le mouvement des femmes sans enfant ou « childfree »	11
Questions de recherche	26
Méthodologie	27
4.1. Blogue : Maman, non merci	27
4.2 Une analyse de contenu	28
Analyse de contenu	31
5.1 Stéréotypes rencontrés dans les échanges et dans la vie quotidienne	32
5.1.1. Pressions sociales et ontologie de la femme	32
5.1.2. Assomptions subies par les childfree	41
5.1.3. Une décision, un choix de vie	45
5.1.4. Se justifier, encore et toujours	47
5.1.5. Stratégies et gestion des pressions	49
5.1.6. Raisons évoquées par les childfree	50
5.2 Inégalités sociétales entre parents et childfree	60
5.2.1. Inégalités sur le lieu de travail	60
5.2.2. Privilèges accordés aux famille	61
5.2.3. Pénalité maternelle ou plafond de verre	63
5.2.4. Ethique de la liberté	66
5.3 Contraception, stérilisation et relation avec le monde médical	69
5.4 Activités spécifiques pour childfree	73
Conclusion	80
Bibliographie	84
Annexes	97

« Les bonnes gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux »

La mauvaise réputation, George Brassens

Remerciements

La réalisation de cette thèse a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je tiens à témoigner toute ma reconnaissance. Ce travail a été riche en découvertes, très instructif et rendu possible grâce à tous ceux qui ont croisé ma route et influencé mon destin.

Je voudrais tout d'abord adresser ma plus profonde gratitude à mon directeur de thèse, le Professeur Luc Bonneville pour sa confiance, sa disponibilité, sa patience et ses conseils judicieux et précieux, ses rétroactions sur mon travail, qui ont contribué à alimenter ma réflexion critique et l'élaboration de cette thèse. Son souci de la perfection et son intérêt pour le sujet ont été de puissants moteurs pour maintenir le niveau de motivation requis !

Je voudrais exprimer ma reconnaissance au Professeur Lucie Joubert, qui a accepté très aimablement de me rencontrer dès le début de mes recherches, de partager son expérience sur le sujet afin d'élargir mes connaissances, et ensuite d'accepter de faire partie de mon comité d'évaluation.

Je remercie sincèrement le Professeur Martine Lagacé, qui m'a encouragée à suivre la voie de la thèse; son intérêt pour le sujet a permis qu'elle siège sur mon comité d'évaluation et je lui en suis très reconnaissante.

Je tiens à également à remercier le Professeur Florian Grandena pour le soutien et les encouragements dont il a toujours fait preuve dès les prémices de ma démarche.

Je tiens à témoigner mes plus profonds remerciements à mon époux, Vincent, ainsi qu'à mes enfants, Delphine et Cedric, pour leur soutien, leur patience, leur écoute et leurs encouragements sans failles.

Merci aussi à mes beaux-parents, Annie et Vic, qui ont toujours cru en moi.

Enfin, ces remerciements ne seraient pas complets sans citer mes grands-parents, Pip et Mi, qui m'ont conjointement quitté à l'aube de la rédaction de cette thèse mais m'ont toujours soutenue et qui, désormais, veillent - telles deux étoiles - sur mon avenir.

J'espère avoir rendu justice à la parole des « childfree ».

¹ *L'utilisation, même partielle, de cette thèse est soumise aux règles habituelles du Copyright et à la propriété intellectuelle.*

Sommaire

Dans le cadre de cette thèse, nous nous sommes penchés sur les « e-patients », qui utilisent des plateformes pour échanger en ligne, de quelle manière vont-ils procéder à ces échanges, que recherchent-ils dans ces interventions? Nous souhaitons donc en connaître davantage sur ce que les échanges en ligne peuvent nous révéler sur le double plan communicationnel et sociologique. Cette thèse va porter tout particulièrement sur l'analyse d'un blogue consacré aux femmes qui, délibérément, ont fait le choix de ne pas avoir d'enfant, les « childfree ». Autour d'elles se développe tout un discours car elles vont à l'opposé des normes « socialement acceptables » préconisées par la société occidentale, qui prône un rôle de mère et d'épouse pour la femme dans un modèle familial ancestral pronataliste. Les « childfree » apparaissent dès lors comme des « outsiders » qui doivent en permanence justifier leur choix de vie face à cette norme de la parentalité. Il est intéressant de se pencher sur ce groupe marqué qui veut sortir de l'ombre et être reconnu en tant que tel, et qui s'exprime au travers de ce blogue « Maman, non merci » (<http://mamannonmerci.blogspot.ca/>) créé en février 2010 par Magenta Baribeau, cinéaste documentariste québécoise engagée, de 38 ans, sans enfant par choix.

Même si la construction sociale de la maternité a évolué au cours des dernières décennies, notamment grâce au mouvement féministe qui a contribué à octroyer aux femmes des sociétés occidentales le droit de procréer quand elles le souhaitent, le regard n'a pas changé sur celles qui ne se conforment pas à la norme. Socialement mises au ban de la société, les « childfree » doivent constamment subir le jugement des autres et se justifier sur leur choix de vie.

« Croissez et multipliez » : qui oserait aller contre l'appel du futur et de l'Enfant qui l'incarne, tous deux vissés au cœur des arguments des politiques de tous bords ? Lee Edelman

Introduction

Avant les années 2000, les patients consultaient peu Docteur Google : leur médecin de famille était l'unique source d'information médicale et le web était peu consulté pour se préoccuper de sa santé. Aujourd'hui, il apparaît que 70% des Canadiens se rendent en ligne pour trouver des renseignements médicaux (Tonsaker & al, 2014). Bon nombre de patients s'essaient à l'autodiagnostic et les médecins avouent qu'un patient bien informé perçoit mieux les explications qu'ils leur fournissent bien qu'il y ait par ailleurs des effets pervers liés aux « consultations en ligne ». Qu'on pense ici aux fausses informations, sans pertinence ou inexactes qui circulent et qui peuvent en outre accentuer la désinformation du patient de même qu'augmenter son niveau d'anxiété. Il faut dire qu'on assiste depuis plusieurs années à l'explosion des sites et des plateformes médicales en lignes, d'applications ainsi que l'avènement des objets connectés: montres pour mesurer les performances, capteurs pour mesurer le taux de glycémie, etc. (Bourque, 2017). La demande de plus en plus fréquente d'informations médicales de la part du grand public a fait fortement augmenter le nombre de plateformes web sur le sujet : plus de 100.000 sont apparues en quelques années à peine (Norr, Albanese & al., 2014). Les réseaux sociaux, les blogues, les forums permettent aux patients ou à leurs proches de s'organiser en groupes et d'amasser plus d'informations sur leur état de santé, leur pathologie, leur traitement, etc. Dans les travaux en communication, plusieurs chercheurs se sont interrogés à savoir dans quelle mesure les TIC (technologies de l'information et de la communication) influencent les représentations et le comportement des patients.

Dans son étude, Akrich (2009) affirme que le patient internaute devient contributeur et que l'on arrive dès lors à une forme de médecine participative. Le patient s'approprie l'information

médicale car internet est un lieu d'intenses discussions et d'échanges. Néanmoins, il ne faut pas négliger deux limitations importantes : d'une part, l'espace est régulé car un petit pourcentage d'internautes, 10%, particulièrement loquaces, va monopoliser l'envoi de 50 à 70% des messages; d'autre part, cette forme d'expertise qui se met en place est à tempérer par l'absence de contrôle sur les contenus en circulation (Akrich & Méadel, 2009).

En 2017, 50% de la population mondiale (7,5 milliards d'habitants) est connectée à Internet et 37% est utilisatrice d'un réseau social, Facebook étant le plus populaire avec 1,87 milliards d'utilisateurs (État des lieux, 2017, p. 1-3). 80% des internautes sont spécifiquement et régulièrement à la recherche d'informations d'ordre médical (Pew Research, 2010). 42% des internautes qui consultent des informations relatives à la santé sur les médias sociaux visionnent des avis d'autres consommateurs-patients, des pairs donc. (Rapport PWC, 2012) Les réseaux sociaux sont omniprésents dans notre quotidien. Des méta-analyses de réseaux sociaux et de plateformes internet dédiées à la santé ont pu mettre en lumière la présence de changements significatifs de comportement suite à leur utilisation. Leur avantage indéniable est l'accessibilité mais leur inconvénient majeur est le manque de fiabilité de certaines informations partagées. Les « e-patients », qui utilisent les TIC afin de rechercher des informations liées à leur santé, sont des patients impliqués, engagés, équipés, habilités à comprendre les informations qu'ils ont dénichées (Syed-Abdul & al, 2016).

En complémentarité avec ces travaux, et considérant le fait que la santé est une préoccupation fondamentale dans nos sociétés occidentales contemporaines, des travaux restent à faire sur la manière dont les usagers échangent en ligne (sur les forums, entre autres). Que disent-ils ? Comment ? De quelle manière ? Voilà autant de questions auxquelles nous souhaitons répondre dans le cadre de cette thèse, histoire d'en connaître davantage sur ce que les échanges en ligne peuvent nous révéler sur le double plan communicationnel et sociologique. Ainsi allons-nous nous

pencher sur un cas en particulier, celui des plateformes en ligne consacrées aux femmes qui ne souhaitent pas avoir d'enfants et qui insistent – nous le verrons – pour contrecarrer le soi-disant discours officiel sur le rôle que l'on tend à donner à la femme dans notre société.

Le choix délibéré de ne pas avoir d'enfant est un choix anticonformiste, à l'opposé des valeurs traditionnelles de la famille, associées au bonheur, à l'épanouissement de soi et à une certaine réussite personnelle et sociale (Debest, 2014).

Problématisation et cadre théorique

« Juger, c'est de toute évidence ne pas comprendre puisque si l'on comprenait, on ne pourrait pas juger » André Malraux

Dans la société actuelle, surtout occidentale, l'idée que la femme doit obligatoirement avoir un enfant est très fortement ancrée et véhiculée par les médias, les relations avec les médecins, etc. (Morison & al, 2016, p 185-186).

Nous nous sommes intéressés dans ce travail au mouvement des « femmes sans enfant » ou « childfree »¹, ces femmes qui ont délibérément fait le choix de ne pas avoir d'enfant et qui l'expriment ouvertement. Or cette expression, c'est ce que nous avons démontré, peut être révélatrice de la pression qui existe sur les femmes en tant que telles par rapport au rôle qu'on leur attribue dans notre société.

Faire le choix de ne pas avoir d'enfant contrevient sans aucun doute aux normes sociales en la matière, dans la mesure où avoir un enfant demeure hautement valorisé. Étant un groupe minoritaire dans une société basée et organisée en fonction des valeurs familiales, les « childfree » peuvent s'en sentir souvent exclues et développer un sentiment d'**invisibilité**. En tant que minorité, le groupe « childfree » va donc être **marqué**, se distinguer - par son identité - des autres groupes socio-culturels (Brekhus, 2005). A force de mettre en avant le groupe majoritaire des « familles avec enfants », que ce soit dans la société, dans les médias, etc., on stigmatise le groupe minoritaire, en l'occurrence les « childfree », on le marque. Et en le poussant vers l'extrême, on tente ainsi de le masquer, on veut le rendre invisible car la société refuse de reconnaître ce groupe qui ne répond pas aux normes. Or, les « childfree » souhaitent sortir de l'ombre. Ainsi, dans un but de reconnaissance, pour partager leurs expériences similaires et leurs émotions, des

¹ Pour maintenir une simplicité sémantique de lecture, nous allons utiliser le terme « childfree » la plupart du temps, moins lourd dans le texte que l'expression « femme volontairement sans enfant ».

communautés en ligne ou **communautés virtuelles** « femmes sans enfant / childfree » ont vu le jour ces dernières années, les **réseaux sociaux**, notamment les **blogues**, constituant des vecteurs d'informations idéaux et d'extraordinaires plateformes d'information et d'expression.

2.1 Les médias sociaux

Depuis plusieurs années, on assiste au déploiement du web 2.0 qui transforme le rapport à la connaissance et suggère de nouveaux modèles de relations sociales (Bully, 2013). Il existe une explosion du nombre d'utilisateurs sur les réseaux sociaux, dont certains ont atteint un potentiel considérable d'utilisateurs, notamment Twitter et Facebook (Huerber, 2010). Le domaine de la santé a suivi le mouvement avec de très nombreux sites et réseaux sociaux médicaux (Bully, 2013).

2.1.1. Les réseaux sociaux

L'impact des réseaux sociaux est indéniable, ils envahissent nos vies au quotidien. Plusieurs études ont analysé l'engagement des utilisateurs sur les réseaux sociaux ainsi que la croissance des réseaux sociaux et des applications ainsi que des projets collaboratifs au travers de communautés virtuelles, afin d'évaluer leur influence. Il apparaît que, les réseaux sociaux étant hautement interactifs et accessibles par définition (blogs, wikis, forums, etc.), ils offrent une plateforme unique et puissante d'information, de partage et de collaboration accessible depuis les ordinateurs, les téléphones intelligents, tablettes ou autres appareils connectés (Cromity, 2012). La multitude de technologies web 2.0 et donc l'accès à l'information ont fondamentalement modifié la manière dont les gens communiquent, socialisent, échangent, débattent, collaborent, etc. (Mc Nutt, 2014). Notre société actuelle est donc fortement influencée par les médias sociaux. Les internautes échangent au travers de ces plateformes qui se développent par la production de nouvelles de ses abonnés; les abonnés créent un compte sous pseudonyme ou nom réel, incluent une photo de leur

choix et fournissent des informations sur leur situation, des photos, des liens, etc. (Silber, 2009). Les sites de réseaux sociaux (SRS) sont des services Internet permettant aux utilisateurs de se créer des opportunités d'interactions en fonction de leur(s) intérêt(s) et selon diverses fonctionnalités (Boyd & Ellison, 2007). Selon Syed-Abdul & al (2016), l'usage des réseaux sociaux dans le domaine de la santé est en plein essor, certainement l'utilisation de blogues, forums de discussions et wikis. Les médias sociaux sont devenus un atout indéniable par leur rapidité et les possibilités d'échange qu'ils représentent. Les plateformes les plus populaires sont Facebook, Twitter, LinkedIn et Youtube et des millions de personnes y publient leurs pensées et leurs intérêts au travers de blogues.

2.1.2. Les communautés virtuelles

Dans ce cadre, de nombreuses communautés virtuelles ont vu le jour, dans les domaines les plus divers, ceux de la santé étant particulièrement bien représentés. Une communauté virtuelle est un groupe de personnes qui peuvent se rencontrer, ou non, et qui échangent par l'intermédiaire des ordinateurs et des réseaux. Les communautés virtuelles offrent à tout un chacun la possibilité de recevoir de l'information, un conseil ou du soutien de la part de ses pairs. La dimension sociale de ces communautés n'est pas sans importance car elles peuvent exercer une réelle influence sur le comportement (Centola & van de Rijt, 2015). "A virtual community is a group of people who may or may not meet one another face-to-face, and who exchange words and ideas through the mediation of computer bulletin boards and networks" (Rheingold dans Harasim, 1993).

L'attrait principal pour les membres d'une communauté virtuelle est de pouvoir discuter d'un sujet commun qui concerne et passionne les membres, avec d'autres personnes qui comprennent le sujet et qui vont conséquemment partager des émotions similaires (contentement ou frustration). Les avantages sont nombreux, ces communautés permettent un grand nombre d'échanges, en tout

temps, sans barrières, sans frontières et souvent sans tabou car les participants interagissent de manière anonyme. Ces communautés se nourrissent des apports des participants (administrateur, membres, etc.) : si une communauté existe et persiste, c'est qu'elle répond à un besoin (Baym, 2000).

“Online communities have near utopian potentials in that they free us from physical constraints and allow us to organize by interests, enabling us to find kindred spirits and liberation” (Rheingold, 2000) Ces communautés virtuelles, ce groupe d'individus, va s'unir autour d'un intérêt partagé et va développer des relations sociales relativement durables qui vont engendrer un sentiment d'engagement : le sentiment communautaire virtuel (SCV). Koh & Cim (2003) ont même proposé une échelle de mesure qui repose sur trois dimensions : le sentiment d'appartenance (faire partie du groupe), le sentiment d'influence (les interventions du membre ont de l'importance dans le groupe) et le sentiment d'immersion (état du flux vécu lors de sa navigation sur le net). Le SCV se focalise sur ce que ressent le membre lorsqu'il parcourt les pages de sa communauté virtuelle et non sur ses attentes par rapport à celle-ci (Ben Yahia & Chaabouni, 2015). Déjà en 2000, Baym entrevoyait d'ailleurs l'immense potentiel des réseaux sociaux. Selon lui, appartenir à une communauté développe ce sentiment d'appartenance, d'identification aux autres membres du groupe. La communication au sein de ces plateformes revêt une forme de communication publique - du moins au sein de la communauté - c'est un moyen de s'affirmer, de diffuser des informations et des opinions (Baym, 2000). Les internautes, en participant à des échanges, assurent ainsi la visibilité et l'existence de leur identité virtuelle, laissant une trace sur la grande toile d'internet. Et tel est le but des réseaux sociaux : généraliser les opportunités de visibilité pour chacun et, bien entendu, se créer un réseau interpersonnel (Lefebvre, 2008). Les communautés virtuelles peuvent être considérées comme des « agrégats sociaux », qui peuvent éventuellement mener à des relations plus personnelles. Même si chaque membre de la communauté conserve son

individualité, il va évoluer dans la communauté et y laisser une trace qui reflète ses intérêts, ses connaissances et ses valeurs (Bruchez & al, 2009). De par leur concept-même, les réseaux sociaux sont des espaces collaboratifs (Hueber, 2010).

Reste à distinguer la notion d'information pertinente ou de crédibilité de l'information. Les internautes contribuent de plus en plus, selon une logique participative, au contenu du web 2.0. Les études montrent cependant que les contenus générés par les internautes eux-mêmes (blogs, forums, etc.) restent toutefois moins crédibles que les contenus institutionnels. Mais les études sont discordantes. Certaines indiquent que « l'expertise est le plus fort levier de la persuasion »; pour d'autres, les internautes sont des experts pour leurs pairs et à ce titre, les informations diffusées entre eux sont donc totalement crédibles et pertinentes. Il est intéressant de noter que tous les médias – dont les réseaux sociaux donc – sont perçus comme étant capables de véhiculer l'expressivité, l'émotion ou encore la compréhension et l'interaction.

2.1.3. Le blogue

Le blogue, par exemple, est ressenti comme étant très fort socialement : les internautes se sentent proches dans leur conversation, comme si toute barrière physique, temporelle et sociale avait été ôtée. Ils se sentent tous sur un pied d'égalité (Ardelet & Brial, 2011).

Un exemple concret de plateforme d'échange est donc le blogue, il permet à un internaute sans connaissances du langage html (langage de programmation Internet) de créer sa page, de s'exprimer par l'intermédiaire de billets qui apparaissent de façon chronologique, et d'autoriser d'autres internautes de déposer des commentaires sur la page, pour créer un forum de discussions (Silber, 2009). Les interactions dans les forums de discussions sont assimilées à des conversations quotidiennes, naturelles; elles utilisent un langage similaire au langage oral et peuvent être animées

soit par un désaccord soit par un consensus sur un intérêt commun ou sujet de société (Bruchez & al, 2009).

2.2 La question des normes sociales

Cette société dans laquelle nous vivons et communiquons, que ce soit en ligne ou hors-ligne, est régie par un ensemble de règles, de principes, de normes. Le Dictionnaire Robert les définit comme étant « un état habituel conforme à la majorité des cas (cf. la moyenne, la normale). Le contraire est anormal, *déviant*. » tandis que selon le Dictionnaire Larousse de sociologie les normes sont indissociables d'un ordre de valeurs qui, dans chaque société, oriente les comportements des acteurs et groupes; les normes sont des règles qui régissent les conduits individuelles et collectives. L'on peut également définir les normes comme étant un énoncé spécifiant le comportement qu'un ou certains individus doivent avoir dans des circonstances données - ce comportement est attendu en premier lieu par la personne qui émet la norme (Homans, 1974; traduction libre par Renaud, 2007).

Les sciences sociales s'intéressent – par essence – aux normes et à leur évolution au cœur de la société. Plusieurs sociologues ont tenté de définir ce concept de norme, évoquant la notion de droit, de loi, de régulation. De l'ensemble de ces tentatives de définitions, il faut retenir que la norme semble configurée par le contexte tant politique, social, démographique et peut évoluer en fonction de celui-ci, en parallèle à la collectivité. (Ramognino, 2007)

D'une manière générale, la société moderne actuelle est ambivalente par rapport à la norme sociale : la vie sociale exprime un fort désir d'autonomie et une évolution qui passe du collectivisme d'antan vers l'individualisme actuel. L'individu n'incarne plus le groupe mais souhaite s'exprimer par ou pour lui-même, selon ses aspirations propres. La famille n'est plus une certitude, l'individu ne veut plus se sacrifier pour cette institution. Mais malgré tout, la famille

demeure une institution, sociale et politique, qui va évoluer vers de nouveaux modes de vie et une nouvelle topographie des normes, beaucoup plus nombreuses et diverses qu'auparavant. D'autres types de questions vont être suscitées mais les pressions sociales, bien que posées de manière différentes, vont subsister avec les normes qui vont de pair, majoritaires ou minoritaires et les stéréotypes qui y seront associés. (Déchaux, 2010)

De manière plus spécifique, chaque société édicte des normes en matière de procréation, dans lesquelles la temporalité peut être, à l'instar de la France, un élément central. Les normes sociales définissent ainsi des temps spécifiques au sein desquels il est socialement valorisé d'avoir des enfants et en dehors desquels le projet d'enfant est considéré comme inconvenant, voire impensable. (Bajos & Ferrand, 2011)

2.3 L'acceptabilité sociale

De ce concept de normes découle la notion d'acceptabilité sociale : être ou ne pas être dans les normes et dès lors, faire partie du groupe majoritaire ou non. Dans la littérature scientifique, il existe peu de définitions qui se rapportent au concept d'« acceptabilité sociale ». Les démocraties actuelles se forgent une vision consensuelle du « socialement acceptable » selon nos déterminants internes ou sociaux et tout ce qui sort de ce cadre subit une forme de censure, de jugement social, car l'option choisie n'est pas collectivement partagée (Robert-Vincent Joule, 2006, p. 87).

2.4 Marquage et invisibilité

Un groupe ou une personne qui ne sera pas accepté socialement va subir une forme d'invisibilité. Selon Honneth (2005), le concept d'invisibilité évoque la signification métaphorique de l'acte de reconnaissance de la personne. L'invisibilité sociale au sens figuratif est une sorte d'humiliation. A contrario, la visibilité sera donc l'acte de reconnaissance, qui combinera l'identification

cognitive et l'expression. Le groupe ou la personne rendue invisible est donc un groupe, une personne, minoritaire. L'élément marqué est toujours spécifié de manière plus étroite et plus fortement articulée que l'élément non-marqué. Brekhus (2005) emploie le concept de « marquage social » pour indiquer la manière dont les acteurs sociaux peuvent marquer un contraste social, le marqué représentant une extrémité, se situant nettement au-dessous ou en-dessous de la norme. Ces notions de marquage et d'invisibilité vont être étroitement associées aux notions de stéréotypes et de discrimination, qui affectent tout groupe ou toute personne sortant de la norme.

2.5 Le mouvement des femmes sans enfant ou « childfree »

Dans cette thèse, nous nous sommes penchés sur le mouvement des femmes sans enfant, appelées aussi « childfree » et considérées comme des « outsiders ». L'infécondité volontaire évoque des personnes volontairement sans enfants, femmes ou couples, alors que – non stériles - elles pourraient a priori procréer. Il est intéressant de noter que les termes francophones pour les nommer sont rares ou complexes, les termes anglo-saxons étant plus nombreux : « childfree », « childless by choice » ou encore « voluntarily childless » (Debest, 2013) Au début des années '80, au Canada, aux Etats-Unis, en Australie, en Angleterre, des organisations ont vu le jour pour défendre les droits des « non-parents ». Ces associations sont devenues de véritables groupes de pression et ont imposé l'usage du mot « childfree », qui évoque le concept de choix et de liberté, plutôt que « childless », qui fait apparaître le vide et le manque. Ils revendiquent que ne pas avoir d'enfant est un choix, pas un handicap (Maier, 2007). Ces femmes, qui pourtant assument leur choix, subissent une pression sociale qui les font apparaître comme étant hors normes, exclues du modèle de système familial ancestral. Ces femmes qui ne souhaitent volontairement pas avoir d'enfant se voient porter un regard négatif et un jugement qui portent atteinte à leur liberté individuelle, pour seul motif que leur choix dérange les habitudes de pensée du plus grand nombre

(Avison & Furnham, 2015; Blackstone, 2012; Cooper & al, 1978; Debest, 2014; Joubert, 2010; Letherby & Williams, 1999; Lisle, 1996; Morell, 1994; Morison & al., 2016; Park, 2002; Tanaka & Johnson, 2016; Tilmant, 2008). Une étude menée en France par l'Institut National d'Études Démographiques a démontré que 90% de la population pense que « *une femme doit avoir des enfants pour s'épanouir* » et que « *un homme doit avoir des enfants pour s'épanouir* ». Il existe donc bel et bien un discours dominant lié à la norme de la parentalité, lié à une discrimination de la part de la société (Debest, 2013)

La Commission Canadienne des droits de la personne précise que la discrimination est « une action ou une décision qui a pour effet de traiter de manière négative une personne ou un groupe en raison, par exemple, de sa race, de son âge ou de sa déficience (ou handicap). ». Différents motifs de discrimination sont évoqués sur le site et la Commission mentionne que celle-ci peut prendre plusieurs formes et s'exercer sous différents actes, qui peuvent s'apparenter à du harcèlement par exemple (CHRC, 2013). Les « childfree » se sentent discriminées par rapport à leur choix de vie. Les réactions de la société sont parfois violentes à leur égard, teintées d'incompréhension. La lutte féministe n'aurait-elle donc servi à rien ? Montrées du doigt, ces « childfree » se voient traitées d'égoïstes, de carriéristes, la société leur reproche de ne pas respecter leur horloge biologique et de ne pas être accomplies car « non-mère ». Il existe toute une ingérence psychologique de la société dans ce choix, autour d'un construit social normalisé, notamment par les médias qui mettent la famille et la maternité en avant-plan (Dossier « 100% sans enfants », 2015).

En 2013, le célèbre magazine Time faisait ainsi son titre avec cette couverture :



The childfree life: when having it means not having children”

La vie sans enfant : quand avoir tout cela signifie ne pas avoir d'enfants”

Figure 1

L'article du Time mentionne qu'une étude de 2010 de Pew Research (Pew Research, 2010) indique que l'infertilité volontaire a augmenté au travers de tous les groupes raciaux et ethniques. Il s'agit bien entendu d'une décision privée, intime même, mais qui associe souvent le statut de femme au statut de mère.

Dans les années '80, le slogan « un enfant si je veux, quand je veux ! » (Joubert, 2010, p. 50; Tilmant, 2008, p. 25) a marqué la seconde vague du féminisme. Il soutenait la revendication de la libéralisation de la contraception ainsi que, plus tard, la légalisation de l'avortement, mais surtout, il incitait les mères à profiter de la maternité, à devenir de « bonnes mères », en choisissant le moment de procréer. L'avènement de la contraception, vu comme une liberté pour les femmes, prend ici une forme de répression : alors qu'auparavant les femmes n'avaient pas le contrôle sur les naissances, maintenant qu'elles l'ont, la société les blâme si elles ne procréent pas. Car, il ne faut pas s'y tromper, le féminisme – Simone de Beauvoir en tête – ne lutte pas pour inciter les femmes à ne plus procréer ! Le mouvement propose des solutions pour sortir la femme de son carcan unique de mère et d'épouse, pour la faire entrer dans le milieu du travail avec un statut égalitaire et les mêmes droits que l'homme (Debest, 2014; Joubert, 2010). Cette opportunité qui est offerte aux femmes les met devant une obligation morale : puisqu'elles peuvent « choisir » le moment d'avoir leur enfant, elles doivent pleinement se réjouir de son arrivée, celui-ci étant

planifié. Elisabeth Badinter évoque dans *Le conflit, la femme et la mère* (2010) le fait que la révolution féministe a confronté les femmes de cette génération à une crise identitaire. Ces femmes pouvaient soit adhérer à la maternité, soit la repousser à plus tard soit la refuser, ce qui était l'option d'une minorité. Les « childfree » font partie de cette minorité qui refusent d'adhérer et de suivre la voie, ou la voix, de la majorité, souhaitant créer leur chemin alternatif (Badinter, 2010; Debest, 2014; Seery, 2015; Settle & Brumley, 2014).

Les « childfree » trouvent néanmoins des moyens pour être acceptées dans la société, en adoptant des attitudes positives et en créant de nouveaux archétypes féminins. Corroborant les revendications des associations de non-parents, les femmes sans enfant n'aiment d'ailleurs pas se voir définir comme « childless », car ce terme évoque un manque, une privation, alors qu'elles estiment avoir une vie accomplie. Elles préfèrent le terme de « childfree », qui peut néanmoins être parfois assimilé aux termes « smoke-free » ou « union-free » et donc perçu par la société comme un refus, un dénigrement de la maternité et non pas un choix lié à l'épanouissement personnel. L'on établit effectivement, dans la littérature également, une connotation différente entre le terme « childfree » et celui de « childless », qui implique plus une notion qu'il manque quelque chose à la femme qui a décidé - même volontairement - de ne pas avoir d'enfant (Peterson, 2014).

Il subsiste cependant un écart entre les deux générations de femmes depuis l'avènement du féminisme. Celles qui ont décidé de ne pas procréer dans les années '70 – '80 ont subi une plus grande invisibilité et ont eu nettement moins le droit à la parole, leur décision n'a pas été entendue, ni par leur famille ni par leurs amis, elle a été passée sous silence ou leur choix a pu être assimilé comme étant délibéré. A contrario, la génération suivante (25 - 35 ans) en a parlé ouvertement et

a eu l'occasion de justifier et d'assumer son choix, sa décision. Il semble apparaître que le rôle des médias sociaux en tant que support de parole a pu jouer un rôle comme plateforme de soutien (Badinter, 2010; Debest, 2014; Seery, 2015; Settle & Brumley, 2014).

Les « childfree » refusent que l'ontologie de la femme soit ramenée systématiquement et uniquement à sa fonction reproductrice. En ce, ils s'opposent à la vision de politique sociale du pronatalisme présente dans la société occidentale qui met la maternité sur un piédestal. Cette opposition les place dans le camp minoritaire des « outsiders », des opposants aux normes, des déviants (Becker, 1985; Debest, 2014).

La société occidentale, pronataliste et prônant majoritairement la maternité, la parentalité, met également en exergue le fameux instinct maternel, selon lequel toute femme aime son enfant et se dédie à lui, s'y consacre pleinement. Cette vision va dans le même sens que le mouvement féministe, l'enfant étant désormais programmé donc désiré, la mère se doit de le chérir. Cependant, plusieurs auteurs remettent en question cet instinct maternel, tout particulièrement Elisabeth Badinter, qui y a consacré l'ouvrage *L'Amour en plus* (1980), dans lequel elle déconstruit ce mythe qui conditionnerait les mères à aimer leurs enfants. Badinter condamne la pression sociale qu'exerce ce mythe et le contexte culturel qui l'entoure, qui pousse chaque femme à assumer le poids de la maternité dans l'épanouissement comme si c'était un comportement inné de la nature féminine (Badinter, 2010; Lapierre & Damant, 2012; Maier, 2007; Maschino, 1999, Tilmant, 2008).

Joubert (2010) dénonce également la pression exercée sur les femmes au travers des discours politiques prônant la maternité au nom de l'instinct maternel et de l'épanouissement personnel de la femme, le but ultime des décideurs politiques n'étant – en réalité – qu'économique, assurer l'équilibre démographique du pays.

Même si elles ont internalisé l'idée de ne pas être destinées à la parentalité et de faire partie d'un groupe minoritaire, elles ressentent de manière négative le jugement porté sur elles par « tout un pays obsédé par les enfants » (dixit Rachel Agee dans l'article du Time, 2013). Les « childfree » doivent faire face à des assomptions telles que « *tout le monde a des enfants* », « *et toi, quand est-ce que tu t'y mets ?* », « *tu verras, tu vas le regretter quand tu seras vieille* », « *tu verras, tu dis ça maintenant mais tu changeras d'avis* », « *mais qui va s'occuper de toi quand tu seras vieille/vieux ?* », il faut gérer ce type de remarques, les faire siennes, tout au long d'un parcours de vie (Cooper & al, 1978; Debest, 2014, p.82-84; Harris & al, 1979; Morell, 1994; Time, 2013).

Ces stigmas et préjugés sont affirmés majoritairement par la famille, les amis ou les collègues mais peuvent également provenir d'inconnus. Dès lors, les « childfree » doivent se forger une réelle carapace pour résister aux sempiternelles remarques (Badinter, 2010; Cooper & al, 1978; Debest, 2014).

Malgré ces remarques et contrairement aux prédictions de la famille, les « childfree » ne finissent pas leurs jours isolées mais s'entourent d'un réseau de connaissances qui leur permet de maintenir des contacts et un mode de vie socialement animé (Blackstone, 2012; Harris & al, 1979; Joubert, 2010; Rowland, 1982).

Le rapport 2010 de Pew Research (Pew Research, 2010) estime également qu'environ 1 femme sur 5 aux États-Unis souhaite rester sans enfant et cette tendance semble se confirmer en Europe, en Chine et au Japon (Ashburn-Nardo, 2016).

La décision délibérée de ne pas avoir d'enfant place ces femmes hors des normes socio-culturelles déterminées par le pronatalisme, qui encourage le taux de natalité et renforce les obligations familiales, socio-politiques et religieuses de procréer, pour l'avenir du pays et pour les générations futures. Dans *Le choix d'une vie sans enfant*, Debest (2014) cite le sociologue Howard S. Becker (1963) : « *les personnes qui dévient intentionnellement d'une norme n'ont rien à perdre à dévier de cette norme, contrairement aux personnes qui rendent effectives les normes et attitudes de la société conventionnelle* ». Selon la théorie interactionniste de Becker qui s'intéresse à la déviance, les déviants sont des outsiders car ils s'écartent de la norme définie par des « entrepreneurs de morale », ceux qui détiennent le pouvoir normatif et posent la norme, déterminent la loi. Dès qu'un individu pose un acte qui est visible et considéré comme hors-norme, il est marqué comme étant déviant par la société dans laquelle il évolue. Becker définit donc la déviance non pas comme une violation de la norme mais comme un processus interactionniste entre le déviant et la société qui le marque comme tel (Debest, 2014; Hird, 2003; Joubert, 2010; Rubington & Weinberg, 2002; Seery, 2015; Tilmant, 2008).

Les femmes qui s'écartent du pronatalisme sont considérées comme des challengers qui rejettent leur rôle naturel de femme et même leur identité féminine. Dans ce contexte, cette décision de vie peut avoir un impact certain sur leur santé et leur bien-être. Les adjectifs les plus fréquemment utilisés – par la société, par la famille, les amis ou proches mais aussi par les mères - pour qualifier les « childfree » sont : elles ne sont pas féminines, ce ne sont pas des femmes « complètes » ou encore, elles sont égoïstes, immatures, socialement moins désirables (Avison & Furnham, 2015; Blackstone, 2012; Cooper & al, 1978; Debest, 2014; Gillepsie, 2003; Letherby & Williams, 1999; Lisle, 1996; Morell, 1994; Park, 2002; Tanaka & Johnson, 2016). L'antinomie est souvent

exprimée entre l'identité de la mère et celle de la « childfree » au travers de mots tels que présence / absence, plein / vide, complétude / manque, etc. (Badinter, 2010; Debest, 2014; Joubert, 2010;).

La plupart des femmes prennent cette décision assez jeunes et rares sont celles qui expriment le moindre regret par rapport à leur choix (Debest, 2012; Doyle & al, 2012). Leur choix n'est pas toujours et simplement basé sur un rejet de la maternité, mais sur l'affirmation d'une décision personnelle de vie, longuement réfléchie et inhérente à des déterminants intimes. C'est précisément dans ce contexte que rares sont celles qui expriment des regrets. Les « childfree » - de caractère peut-être plus faible - qui pourraient être amenées à en exprimer le seraient dans un contexte interactionniste, sous la pression de ces « entrepreneurs de morale » qui les pousseraient à déplorer leur décision, de crainte d'être considérée comme outsider (Joubert, 2010; Rowland, 1982).

Dans ce contexte pronataliste, la littérature décrit la parentalité comme plus « désirable », socialement parlant, que le choix volontaire de ne pas avoir d'enfant. Les parents encouragent d'ailleurs leurs enfants à jouer à « papa-maman » dans le but de se préparer à cette future parentalité. Dès lors, quand un individu - une femme en l'occurrence - viole les attentes sociales du rôle qu'elle est censée assumer, il est sujet à des sanctions socioculturelles et économiques et à des répercussions négatives de stigmatisation de la part de la société normative dans laquelle il vit (Ashburn-Nardo, 2016).

Diverses études montrent que les femmes sans enfant s'interrogent sur les raisons qui poussent les mères à avoir des enfants, alors que celles-ci ne sont jamais enclines à se justifier, contrairement aux « childfree », à qui l'on exige sans cesse une raison de leur refus de la maternité. Cette vision

normative et idéalisée de la maternité, culturellement construite, donne une image déviante de la femme sans enfant et la contraint au silence car la société fait une interprétation de son choix comme étant soit un problème personnel (« elle n'a pas rencontré la bonne personne »), soit comme étant un problème familial (« elle n'a pas réglé les problèmes avec sa mère »). (Lapierre & Damant, 2012).

A force de devoir se justifier et d'être sous le feu de remarques incessantes, Rowland (1982) a démontré que les « childfree » passent par une palette de sentiments : entre irritation, frustration, position défensive et affirmation confiante de son choix, les « childfree » sont toujours contraintes de s'exprimer sur une décision qui leur est propre.

Dès lors, de nombreuses études se sont penchées sur le cas des « childfree » et ont tenté de comprendre les raisons qui motivent le choix des femmes et des couples à vivre sans enfants (Avison & Furnham, 2015; Blackstone & Dyer Stewart, 2016; Blackstone, 2014; Debest, 2013; Debest 2014; Debest, 2017; Hird & Abshoff, 2000; Lapierre & Damant, 2012; Peterson, 2014; Rowland, 1982; ; Settle & Brumley, 2014; Tilmant, 2008).

Des raisons quasiment identiques sont évoquées par les « childfree » dans les études lorsqu'elles sont interrogées sur leur non-désir de maternité. Les « childfree » revendiquent souvent un choix de vie positif. La liberté est souvent évoquée comme motivation première; d'une part, les expériences positives qu'apporte la liberté au quotidien, de vivre pour soi, sans contraintes (indépendance sociale, financière et individuelle); d'autre part, un discours plus nuancé mais plus négatif aussi évoque les enfants comme un risque, la maternité comme une contrainte et la parentalité comme un gouffre qui consomme temps, énergie et argent. Les « childfree » évoquent

en outre une certaine mobilité géographique, quasi instantanée, impossible à obtenir avec des enfants. Dans *Le choix d'une vie sans enfant* (2014, p. 69), l'une des « childfree » interrogée justifie à Debest que « *on n'est obligé de rien* ». Elles mentionnent aussi la possibilité de se créer du temps pour des passions ou des professions créatives ou intellectuelles, forme de transmission, de prolongement de soi (Avison & Furnham, 2015; Debest, 2014; Hird & Abshoff, 2000 ; Rowland, 1982; Settle & Brumley, 2014). Les enfants sont chronophages et imposent un cadre coercitif à un mode de vie qui ne correspond pas aux valeurs plus libérales et émancipatrices des « childfree » (Debest, 2014; Tilmant, 2008). Bref, une grande liberté individuelle comme trame de fond de leur voie alternative de choix de vie. Cette décision, ce choix, de ne pas avoir d'enfant, ne sont pas pris à la légère par les « childfree ».

Les études reviennent régulièrement sur deux aspects évoqués par les « childfree » : le « métier » de parent et celui de partenaire amoureux ou sexuel, qui – selon eux – sont contradictoires.

Les « childfree » considèrent que, dès lors que l'enfant a été désiré, les parents se doivent d'être de « bons » parents : à l'éducation et à l'éthique irréprochable, les « bons » parents font abnégation d'eux-mêmes pour élever leur enfant le mieux possible. L'enjeu est crucial et la responsabilité est angoissante, du point de vue des « childfree ». Certains affirment d'ailleurs que « *tout le monde n'est pas fait pour avoir des enfants* », visant des parents qui auraient mieux fait de s'en abstenir (Debest, 2013). Étant donné leur mode de réflexion, ils regrettent amèrement que certains parents n'aient pas réfléchi avant de décider d'avoir des enfants, n'assumant dès lors pas leur responsabilité parentale et laissant l'enfant livré à lui-même. Les « childfree » - souvent d'un niveau de scolarité supérieur - ont plus conscience du monde qui les entoure, de ses dangers et des responsabilités à assumer (Debest, 2014). Ils visualisent réellement la parentalité comme un métier, avec son lot de compétences (Debest, 2013).

Ils distinguent donc fondamentalement le « métier » de parent et le « métier » de partenaire amoureux, qu'ils désirent assumer. Nombre de « childfree » forment des couples, vivent sous le même toit, partagent les tâches et les besoins financiers, assument leurs besoins émotionnels et sexuels, mais tout en refusant de créer ce lien inaliénable qu'est l'enfant et qui les lierait à tout jamais. Ce refus du lien de filiation est aussi une forme de revendication de liberté (Debest, 2013). De plus, les « childfree » estiment que la présence d'un enfant, l'imposition d'horaires, l'hyperdisponibilité qu'il exigerait, pourrait tuer le couple, déjà fragilisé dans la société actuelle. Ils misent sur leur épanouissement personnel, conjugal, professionnel et un certain hédonisme, à deux ou seul (Hird & Abshoff, 2000).

Une autre raison évoquée par les femmes « childfree » interrogées dans les études quant au refus de la maternité est plus physique, esthétique. Certaines sont dégoûtées par la grossesse et l'accouchement, d'autres ont peur de voir leur corps se déformer, d'autres encore ont peur de perdre leur partenaire – du point de vue de leur sexualité - pendant les mois de grossesse, ou après (Debest, 2014; Hird & Abshoff, 2000).

La décision de ne pas entrer en parentalité est un processus long et complexe, mais qui - généralement - n'occasionne aucun retour en arrière. Les motivations peuvent être initiées par un point de vue individuel et/ou culturel, mais également pour des raisons professionnelles (développement de carrière) ou encore d'expériences parentales (positives, négatives ou ambivalentes) qui ont joué un rôle dans leur décision (Blackstone & Dyer Stewart, 2016).

Plusieurs études affirment que les femmes sans enfants ont un niveau de scolarité supérieur aux mères (Burkett, 2000; Hird & Abshoff, 2000; Joubert, 2010; Rowland, 1982). Les « childfree » souhaitent tirer avantage de leurs années d'étude et de leur expérience professionnelle, sans pour

autant être carriéristes; dès lors, elles se construisent au travers de leur profession et de leurs relations sociales et professionnelles, étant plus indépendantes.

Cependant, malgré leur indépendance et leur réussite professionnelle, des inégalités apparaissent également en milieu de travail. Des études (Hall, 2010; Hayden, 2010; Jenner, 1994; Joubert, 2010; Park, 2002) évoquent un sentiment d'exclusion qui naît chez des « childfree » car les employeurs sont majoritairement « family-friendly » : lieux de travail aménagés pour les employés ayant des enfants, congés donnés prioritairement au personnel ayant des enfants, etc. Et ces aménagements ont un coût, partagé par l'ensemble de la communauté... même ceux qui n'ont pas d'enfants ! (Burkett, 2000; Joubert, 2010). Dans la vie culturelle et sociale, le constat est identique : les « childfree » sont invisibles alors que les familles avec enfants bénéficient de privilèges, dans le but – à peine voilé – de maintenir un équilibre démographique décent. (Hayden, 2010; Joubert, 2010).

Le niveau de scolarité élevé des femmes « childfree » les met dans une position délicate d'un point de vue professionnel. Diverses études ont démontré qu'elles occupaient des postes importants mais ces études, chez les femmes occupant des fonctions managériales à haute responsabilité, mettent en évidence la problématique de la « pénalité maternelle » ou « plafond de verre » (Debest, 2014; William, 2006; Woord & Newton, 2006). Cette métaphore décrit un plafond invisible qui empêche aux femmes d'accéder, au même titre que les hommes, à des postes à hautes responsabilités. (Debest, 2014). Malgré leur niveau de scolarité, les femmes sans enfants – lors de leur recherche d'emploi – sont avant tout considérées comme des femmes et des mères en devenir par l'employeur. Debest évoque le terme de « soupçon » (2014) car l'employeur les imaginera d'abord mères un jour avant de les imaginer manager, d'où le phénomène de « pénalité maternelle ».

Pourtant, dès leur entrée en fonction, les femmes « childfree » font preuve d'une grande disponibilité professionnelle, d'une part par loyauté envers leur employeur et en relation avec leur

niveau de scolarité, mais d'autre part également pour obtenir la reconnaissance par leurs pairs dans un milieu de travail souvent genré masculin lorsqu'elles atteignent des postes à hautes responsabilités (Badinter, 2010; Debest, 2014). L'étude de Wood et Newton (2006) affirme d'ailleurs que ces femmes « childfree » sont particulièrement résistantes au moindre jugement critique ou normatif à leur égard.

Pour certaines « childfree », un enfant constituerait un frein à leur élan professionnel, imposant un cadre trop strict d'horaire et un manque de liberté, de créativité, de potentiel concurrentiel aussi, et peut donc apparaître comme un élément décisif dans leur choix de vie et de carrière (Debest, 2014; Tilmant, 2008).

Lorsque la femme « childfree » prend la décision de ne pas avoir d'enfant, et qu'elle fait ce choix jeune, et peut être tentée d'opter pour la stérilisation. A cette étape de son choix de vie, d'autres stéréotypes vont venir se greffer sur sa décision et sur son identité déjà catégorisée comme déviante. Les études ont démontré que si la femme « childfree » a moins de 35 – 40 ans, elle va être considérée comme étant moins heureuse, moins sensible, moins aimante, moins favorable à se retrouver en famille et plus active dans la libération de la femme (Baum, 1982; Campbell, 1999; Peterson & Engwall, 2016; Richie, 2013; Rowland, 1982).

Ce n'est pas tant le nombre de femmes « childfree » qui est important mais ce sont les obstacles qui jalonnent leur parcours qui sont considérables (Baum, 1982; Campbell, 1999; Peterson & Engwall, 2016; Richie, 2013; Rowland, 1982). Le corps médical, qui a pourtant généralisé l'accès à la contraception, dépénalisé l'avortement, freine des deux pieds lorsqu'il s'agit de stériliser une femme encore en âge de fonder famille. Ici encore, la maternité est considérée comme étant inhérente à l'ontologie féminine. Une femme est une mère, sans condition (Debest, 2014). Le corps médical – sauf exception – refuse donc ou retarde – la stérilisation demandée par ces jeunes

femmes « childfree », qui – du coup – en ressortent frustrées car atteintes dans leur décision individuelle. Elles veulent avoir le contrôle de leur corps « mon corps, ma décision » (Campbell, 1999)

Les sites internet et les réseaux sociaux consacrés aux « childfree » se sont développés, offrant un soutien et permettant aux intéressé(e)s de se contacter pour partager leurs expériences similaires. Internet offre la possibilité unique de se construire une identité commune, du fait de l'effet de marginalisation vécu par les femmes sans enfant. Les communautés en ligne « childfree » constituent un espace d'échange d'informations mais surtout de légitimation, de solidarité et aussi, de formation de stratégies de résistance à la discrimination (Morison & al 2016).

Créée en 1972, la N.O.N., National Organization for Non-Parents (désormais appelée National Alliance for Optional Parenthood) combat le mythe de la maternité et essaie d'instituer la philosophie « childfree ». La plateforme en ligne la plus connue est « No Kidding! », fondée en 1984 aux États-Unis et qui compte désormais plus de 40 sections à travers le monde (Dossier Quand les « sans-enfants » se regroupent, 2015).

La plupart des associations ou organisations de « non-parents » ou « childfree » ont vu le jour en Amérique du Nord ou en Angleterre, le vocabulaire anglo-saxon est d'ailleurs bien plus riche pour désigner les personnes sans enfant, volontairement ou non : « childfree », childless », « voluntarily childfree / childless », etc. L'Europe s'est montrée plus timide, plus réservée : pas d'association « childfree », moins de blogues ou de forums et la presse y consacre nettement moins de colonnes (Debest, 2014; Harris & al, 1979)

Différentes études (Avison & Furnham, 2015; Blackstone, 2012; Harris & al, 1979;) ont prouvé l'importance de se réunir autour d'un sujet commun, de ressentis partagés, et donc le rôle crucial de ce genre de communautés de soutien. Néanmoins, ces mêmes études ont souligné le risque

qu'appartenir à une association ou une organisation exclusive de ce type pouvait cristalliser l'identité déviante du groupe.

Questions de recherche

Tel que nous l'avons montré plus haut, le mouvement des femmes sans enfant est un phénomène sociologiquement intéressant et révélateur de stéréotypes. Étant donné l'évolution fulgurante des réseaux sociaux et des diverses plateformes telles que forums et blogues sur internet et leur incursion dans notre quotidien, la question de recherche centrale à laquelle nous tenterons de répondre est la suivante : Que disent les femmes qui ne souhaitent pas avoir d'enfants sur les forums consacrés aux femmes sans enfants ?

Cette question centrale de recherche englobe deux sous-questions de recherche que nous pouvons formuler ainsi :

1. Avec quels mots et quels thèmes récurrents les femmes qui ont fait le choix de ne pas avoir d'enfant expriment-elles leur choix au travers du blogue ?
2. Quelles sont les raisons les plus fréquemment évoquées par les « childfree », au travers des discussions avec d'autres femmes dans la même situation, concernant leur choix ?

Méthodologie

4.1. Blogue : Maman, non merci

Pour comprendre l'impact des réseaux sociaux et des multiples plateformes numériques, il est important d'analyser les messages qui transitent par ceux-ci. Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, il nous apparaît important, en sciences de la communication, de mettre en lumière la nature des échanges en ligne. Puisque nous souhaitons mieux comprendre le phénomène des femmes qui ont fait le choix délibéré de ne pas avoir d'enfant, nous avons ainsi conduit une analyse du contenu des échanges qui ont cours sur le blogue « Maman non merci » : <http://mamannonmerci.blogspot.ca/>. Le langage - dans ce cas-ci écrit - sera considéré comme le reflet de l'expérience des « childfree », de leurs préoccupations, des constructions sociales qui entourent le mouvement, des intervenantes et de leurs représentations. Les données ont été recueillies à partir du blogue et des commentaires portant sur le sujet des femmes qui - volontairement, par choix - ne souhaitent pas avoir d'enfant. Ce blogue a été créé en février 2010 par Magenta Baribeau, cinéaste documentariste québécoise engagée, de 38 ans, sans enfant par choix, vivant à Montréal. Son blogue est né suite à son projet de documentaire «maman, non merci ! » qui est sorti en janvier 2017 et qui a réuni plusieurs témoignages de femmes et de couples ayant décidé de faire le choix d'une vie sans enfant.

L'ensemble du corpus, entre février 2010 et janvier 2017, représente 750 pages sous forme de document Word. Dans le cadre de ce travail de thèse, après lecture attentive du blogue dans son entièreté, pour des questions de pertinence et de faisabilité, nous avons décidé de limiter notre corpus d'analyse aux échanges postés au cours de l'année 2010, qui constitue environ la moitié de l'ensemble du corpus. En effet, il est apparu que, suite au lancement du blogue, cette première année d'existence était la plus riche en échanges entre internautes et en témoignages sur les thématiques qui étaient pertinentes dans le cadre de ce travail et constituait dès lors un échantillonnage représentatif pour cette analyse de contenu.

Nous avons ensuite procédé à plusieurs lectures consécutives du corpus et des échanges produits au cours de cette année 2010 afin de s'imprégner du discours des childfree.

Ces lectures successives ont permis d'établir des catégories et d'isoler les 4 thèmes principaux sur lesquels ont porté la recherche, et qui étaient en accord avec les problématiques identifiées dans la littérature et soulignées dans le chapitre 2 de la problématique et cadre théorique.

Sur base de l'identification de ces 4 thèmes, nous avons à nouveau parcouru le blogue afin de déterminer les commentaires et témoignages les plus pertinents.

Cette étape ne s'est pas réalisée en une phase. En effet, il est souvent arrivé, en identifiant un nouvel article de littérature intéressant, de parcourir à nouveau le blogue afin d'identifier un nouveau témoignage ou pour valider ceux déjà identifiés.

Lorsque nous avons estimé être arrivés à redondance en ce qui concerne la revue de littérature, nous avons validé également les choix pour l'ensemble des *posts* de la modératrice et des témoignages des internautes.

Nous avons fait un recueil des données sans nous y impliquer personnellement, donc sans poster de commentaires ou poser de questions mais en observant les échanges entre internautes.

4.2 Une analyse de contenu

Le recours à l'analyse de contenu nous a semblé l'outil le plus adapté afin de saisir la signification sous-jacente des propos véhiculés sur le blogue. Notre but étant de brosser un tableau du comportement dans la société et de la communication des acteurs de ce blogue, l'analyse de contenu nous a permis d'en apprendre davantage sur les attitudes, les réactions, les sentiments de ce groupe social des femmes sans enfant et leur interaction avec d'autres groupes sociaux, notamment ceux des mères et des parents.

Le suivi d'échanges de messages et de conversations sur un blogue rapporte des éléments intéressants quant à la perception de la représentation sociale associée au bien-être mental et social des femmes qui ont fait le choix de ne pas avoir d'enfant. L'ensemble de ces nouveaux médias virtuels élabore en effet un tissu social similaire aux conventions communes de la société quotidienne et bien réelle. Les intervenants vont se positionner de la même manière, avec leurs *a priori*, leurs opinions et éventuellement leur ouverture d'esprit.

L'analyse de contenu est une technique de recherche visant la description objective et systématique du contenu manifeste (et parfois latent) des communications. L'analyse de contenu apparaît comme un mode de vérification d'hypothèses, de questionnements ou d'affirmations provisoires. Pour ce faire, elle sera réalisée selon trois phases chronologiques : l'exploitation du matériel, le traitement des résultats suivi de l'interprétation. (Bonneville & al, 2007).

L'analyse de contenu a pour but de collecter et de traiter des données mentionnées dans le blogue afin de caractériser les échanges et la communication autour du thème des femmes sans enfant. En ce sens, nous avons repéré dans le corpus – année 2010 – des informations répondant aux questions de recherche préalablement identifiées, afin de faire ressortir des tendances, des idéologies, des représentations, au niveau du groupe étudié.

Muchielli (2009) indique que l'analyse de contenu est « généralement définie comme un ensemble permettant de décrire tout contenu de communication en vue de l'interpréter, une méthode empirique, dépendante du type de « parole » que l'on veut étudier et du type d'interprétation que l'on vise ». L'auteur précise également que l'analyse des données qualitatives est la technique la plus répandue : « Tout document parlé, écrit ou sensoriel contient potentiellement une quantité

d'informations sur la personne qui en est l'auteur, sur le groupe auquel elle appartient, sur les faits et événements qui y sont relatés, sur les effets recherchés par la présentation de l'information, sur le monde ou sur le secteur du réel dont il est question." (Mucchielli, 2006). Les résultats de l'analyse doivent être catégorisés mais, en analyse qualitative et d'autant plus en recherche sociologique, il peut exister des degrés très variés de réponses pour une même question; le chercheur doit dès lors en extraire des attitudes, des représentations. Sur base de nos lectures de la littérature ainsi que selon notre approche déductive, nous avons ainsi élaboré la catégorisation et souligné des passages, les avons annotés, avons isolé des phrases et des paragraphes ou des passages entiers représentatifs, ceci afin de rendre compte de la dynamique du blogue, d'illustrer la problématique rencontrée sous les divers aspects, tout en respectant la richesse conceptuelle (Bacher, 1982).

Une étude systématique du contenu a donc été réalisée afin de repérer les idées les plus significatives et d'isoler les thèmes qui sont les plus souvent cités dans le blogue: stéréotypes rencontrés dans les échanges et dans la vie quotidienne, inégalités socio-professionnelles, relation avec le corps médical et contraception, activités spécifiques pour « childfree ». Ces thèmes ont été ensuite catégorisés selon leur importance, la fréquence à laquelle ils reviennent, cette catégorisation permettra de décrire l'activité du média social étudié (Bonneville & al, 2007).

Les propos échangés par les internautes ont été catégorisés selon leur sonorité neutre, positive (un choix de vie affirmé) ou négative (une justification de leur choix par rapport aux stéréotypes et aux discriminations dont les femmes font l'objet). Une grille nous a également permis d'analyser les mots les plus fréquemment cités (voir annexe tableaux 3 et 4).²

² Etant donné que le blogue *Maman, non merci !* se trouve dans le domaine public, que quiconque peut y accéder, et que les personnes visées par l'information n'ont pas d'attente raisonnable quant à la protection de leur vie privée, aucun certificat d'éthique n'a été exigé pour ce travail de recherche.

Analyse de contenu

« *Je suis une prune desséchée, une branche sans fruit, une terre stérile, une source tarie, un cul-de-sac génétique* » Lucie Joubert, *L'envers du landau*

L'exploitation du blogue a consisté en une catégorisation en 4 thèmes, le corpus ayant servi de base d'analyse étant l'année 2010. Nous tenons à préciser qu'il s'agit de publications de la part de l'auteure du blogue, Magenta Baribeau, au cours de l'année 2010, mais que certains commentaires ou témoignages d'internautes peuvent avoir été échangés dans l'année ou dans les années qui suivent, un blogue ne procurant pas aux usagers la même « instantanéité qu'un forum de discussion. Un blogue est une plateforme sur laquelle un auteur écrit des billets, que les internautes peuvent commenter, parfois avec un certain décalage temporel par rapport à la publication de l'auteur; un forum est un espace de discussion sur une plateforme en ligne qui permet aux internautes d'échanger, de poser des questions et de poster des questions sur différentes thématiques (Taponot, 2006).

Les 4 thèmes identifiés dans le cadre de notre analyse sont les suivants, et sont présentés par ordre d'importance en fonction du nombre d'échanges d'internautes qu'ils ont suscité, le premier thème ayant suscité un très grand nombre de commentaires, les thèmes suivants ayant suscité des nombres progressivement décroissants de commentaires:

Thème 1	• Stéréotypes rencontrés dans les échanges et dans la vie quotidienne
Thème 2	• Inégalités sociétales entre parents et childfree
Thème 3	• Contraception, stérilisation, relation avec le monde médical
Thème 4	• Activités spécifiques pour childfree

Tableau 1

Des extraits que nous avons considérés comme étant pertinents (significatifs) ont été isolés du corpus, intégralement retranscrits sans modification aucune (en respectant les expressions, grammaire et orthographe de chacun des intervenants), afin d'alimenter ces 4 thèmes pour ensuite les interpréter à la lumière des différents concepts développées dans le chapitre 2 consacré à la revue de littérature et à la problématique de cette présente thèse.

Le blogue renvoie vers d'autres blogues, articles et livres qui ont également été exploités et mis en relation dans cette thèse au vu de leur pertinence et du recoupement des informations et des témoignages évoqués.

5.1 Stéréotypes rencontrés dans les échanges et dans la vie quotidienne

5.1.1. Pressions sociales et ontologie de la femme

« *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* ». Tilmant (2008, p. 290) affirme que cette phrase de contes de fées revient comme un « leitmotiv infiltré dans notre inconscient collectif ». La procréation au sein du mariage est vue, dans les sociétés occidentales, comme l'étape ultime pour accéder à l'âge adulte, pour développer son plein droit de citoyen et pour prouver sa bonne santé et sa compétence sexuelle (Park, 2000). L'aboutissement à un noyau familial du couple avec enfant.s. est la norme, l'objectif à atteindre pour réussir sa vie, en tant qu'individu et en tant que couple, la société privilégiant ce modèle comme étant le plus « normalisé » ou le plus « acceptable ». Ces normes culturelles dominantes, dictées par des politiques gouvernementales, médicales, sociales et culturelles rigides et prescrites par les groupes religieux dominants, découragent notamment la procréation chez les trop jeunes, chez les individus à faibles revenus, chez les personnes présentant des incapacités, chez les gens qui s'identifient LGBT, etc. (Park, 2000). Cette société pronataliste a créé une relation hégémonique entre la femme, la fonction de reproduction et la maternité, condition *sine qua non* de l'épanouissement féminin, dans son rôle

de mère, et dans sa tâche de fonction reproductive qui permet d'assurer la perpétuation du groupe (Harris & al, 1979; Hird, 2003; Hird & Abshoff, 2000; Park, 2000; Tilmant, 2008).

Laetitia, 2 mai 2010, « Un homme de 28 ans, catholique pratiquant, contre l'avortement me considère comme quelqu'un qui souhaite exterminer la race humaine puisque je ne veux pas contribuer au renouvellement des générations et que je suis pour l'avortement. Que quelqu'un de mon âge pense ça en 2010 est assez inimaginable !! Le credo dans le monde est simple : se mettre en couple, se marier et avoir des enfants. On a tous plus ou moins été conditionnés pour ça, et pour certains or de question de déroger aux règles et à la pression familiale je suppose...³ »

Les femmes sans enfant sont stigmatisées, mises sous pression à procréer car la société a instauré cette relation négative entre le fait de ne pas avoir d'enfant et le manque de satisfaction vitale, d'épanouissement personnel (Tanaka & Johnson, 2016). Les femmes sans enfant (plus que les hommes) demeurent culturellement invisibles, sans voix, exclues, discriminées sur la base d'un choix de vie (Debest, 2014). Ces nullipares représentent une minorité silencieuse d'outsiders.

Magenta, 16 mars 2010, « pression inégale pour les hommes et pour les femmes »
« On prend pour acquis qu'une femme détient un utérus, elle compte s'en servir. Cela va presque de soi. Pire encore, on prend pour acquis que la femme crée l'enfant de toute pièce, que l'homme ne sert à rien dans le procédé. Pourtant, un enfant se fait à deux. Alors, pourquoi la femme porte-t-elle tout le poids social de la procréation ? »

Feel'O'Zof, date non mentionnée, « *Quand c'est moi qui dis ne pas vouloir d'enfants, la réaction des gens n'est pas si pire. Mais quand c'est ma blonde, on*

³ Nous retranscrivons intégralement les extraits, tels qu'ils ont été rédigés sur le blogue, sans modification aucune. Nous ne sommes pas responsables de fautes éventuelles et expressions utilisées dans ces extraits.

dirait que c'est blasphématoire. Dire que même après cinquante ans de féminisme, on en soit encore au stade où la femme est considérée comme un incubateur vivant. »

Leur identité est stigmatisée car marquée comme déviante dans un contexte social pronataliste. La société prend pour acquis que toute femme a pour destinée de devenir mère, épouse à l'âge adulte et cette affirmation se ressent dans l'ensemble des discours sociaux, médicaux, politiques, publics. Les normes socio-culturelles de la société occidentale sont guidées par le pronatalisme et celui-ci internalise l'augmentation du taux de natalité et la tendance vers une destinée de la famille et de la parentalité (Doyle & al, 2012). La maternité serait une expérience critique qui normalise et rend la femme mature. L'on reproche dès lors aux femmes volontairement sans enfants les pires griefs. Elles sont en effet considérées - par la société, par les mères, leur famille, leurs amis, leurs collègues, leurs connaissances - comme n'étant pas féminines, pas « complètes », immatures, égoïstes, narcissiques, plus autonomes, moins nourricières et socialement moins désirables (Avison & Furnham, 2015; Blackstone, 2012; Cooper & al, 1978; Debest, 2014; Gillepsie, 2003; Letherby & Williams, 1999; Lisle, 1996; Morell, 1994; Park, 2002; Tanaka & Johnson, 2016). Des antonymes creusent le fossé identitaire entre mère et non-mère : présence / absence, plein / vide, complétude / manque, etc. (Badinter, 2010; Debest, 2014; Joubert, 2010). Cette notion d'égoïsme, fréquemment citée, est difficile à mettre en perspective; plusieurs auteurs s'interrogent sur la dichotomie ambiguë entre égoïsme et altruisme. Les « childfree » elles-mêmes posent la question à savoir pour qui les mères procréent, si ce n'est pour elles-mêmes ou par souci de conformisme social, pour faire « comme tout le monde » (Avison & Furnham, 2015; Blackstone, 2012; Cooper & al, 1978; Debest, 2014; Letherby & Williams, 1999; Lisle, 1996; Morell, 1994; Park, 2002; Tanaka & Johnson, 2016).

Anonyme, 13 août 2010, « [...] *Je me rends compte que je suis aux prises, comme les autres, de cette pression sociale; [...] on ne peut être une femme « complète » si on a pas enfanté »*

Magenta, 8 octobre 2010, « Alors qui est le plus égoïste ? Les childfree ou les parents? »
« *Je n'en peux plus de ce débat. Pour moi, c'est une non-question. Comme si ce devait être soit l'un, soit l'autre. Et si nous étions tous au fond égoïstes? Parce que pour être honnête, je ne crois pas connaître une seule personne (mère, non-mère, homme ou femme, croyant ou non) qui soit toujours altruiste, toujours charitable, jamais intéressé ou opportuniste, toujours bienveillant, patient, loyal, faisant passer les besoins d'autrui avant les siens à tout moment de sa vie. Même les saints ne devaient pas être aussi parfaits. »*

Diverses études montrent que les femmes sans enfant s'interrogent sur les raisons qui poussent les mères à avoir des enfants, alors que celles-ci ne sont jamais enclines à se justifier, contrairement aux « childfree », à qui l'on exige sans cesse une raison de leur refus de la maternité. Cette vision normative et idéalisée de la maternité, culturellement construite, donne une image déviante de la femme sans enfant et la contraint au silence car la société fait une interprétation de son choix comme étant soit un problème personnel (« elle n'a pas rencontré la bonne personne »), soit comme étant un problème familial (« elle n'a pas réglé les problèmes avec sa mère ») (Lapierre & Damant, 2012).

Cette vision est renforcée par la représentation de l'horloge biologique, qui inciterait toute femme « normale » à procréer, à organiser sa vie pour et en fonction de l'enfant et de la vie familiale; ainsi que de l'instinct maternel, qui pousse à croire que toutes les femmes aiment leurs enfants. Selon Elisabeth Badinter, dans *L'Amour en plus* (1980), l'instinct maternel serait un mythe

inventé de toute pièce (Badinter, 1980; Badinter, 2001); théorie que d'autres auteurs viennent également appuyer (Lapierre & Damant, 2012; Maier, 2007; Maschino, 1999, Tilmant, 2008).

Magenta, 1 mars 2010, « l'horloge biologique » « *Je commence à émettre de fortes réserves quant à son existence. Au fil de mes rencontres lors de ma recherche pour mon documentaire Maman ? Non merci ! j'ai rencontré nombre de femmes dans la fin trentaine, début quarantaine me disant qu'elles n'ont jamais entendu cet appel de l'utérus [expression que j'abhorre, par ailleurs].* »

Maïté, 2 juin 2010, « [...] est-ce qu'on ne vous a jamais dit « c'est pas naturel de ne pas vouloir d'enfants » ? ou encore « chaque individu est sur Terre pour se reproduire » J'entends ça tout le temps et ça m'énerve [...] »

Sat, 5 janvier 2011, « *Je ne désire pas d'enfants non plus mais, contrairement à vous, la perte de ma fertilité me fait peur. [...] Je pense que cette angoisse est davantage le fait de la pression sociale, qui fait que notre choix est sans arrêt remis en question par presque tout le monde, surtout à partir de la trentaine, où tout le monde nous presse de nous activer ! [...] D'autre part, on est angoissés également par la peur de vieillir, peut-être même par la peur de regretter, parce qu'on ne sait pas comment ce choix, qu'on a fait à une époque où on pouvait s'investir dans beaucoup d'autres domaines, peut évoluer à un âge où pour la plupart des gens il ne reste plus qu'à jouer son rôle de grand-parent. »*

Cette vision est renforcée, depuis l'avènement de la deuxième vague féministe, par le slogan « un enfant si je veux, quand je veux ! » (Tilmant, 2008, p. 25 ; Joubert, 2010, p. 50), revendiquant la libéralisation de la contraception et la légalisation de l'avortement, et qui voudrait que la maternité soit une maternité profitable autant aux enfants qu'aux mères, qui seraient dès lors toutes de « bonnes » mères. Comme résultat de ces revendications, les femmes ont la capacité de décider du

moment où elles mettront leur enfant au monde. Certaines jeunes « childfree » tentent dès lors d'affirmer que « *le féminisme s'est battu pour ça* », pour que la femme ne soit plus systématiquement associée au rôle de mère (Debest, 2014, p. 152). Mais le but du féminisme n'a jamais été d'inciter les femmes à ne plus procréer. Le féminisme proposait une existence en-dehors de la seule et unique maternité et le mouvement a lutté pour le droit de la femme et a œuvré vers un statut égalitaire par rapport aux hommes, notamment en milieu de travail (Debest, 2014; Joubert, 2010). Simone de Beauvoir, philosophe essentielle à l'origine du féminisme, n'a jamais appelé les femmes à ne plus avoir d'enfant mais par contre, les encourageait à suivre leur propre destinée, leur propre choix, pour ne plus être réduite à la seule et unique fonction de mère (de Beauvoir, 1993; citée par Joubert, 2010, p. 52). Parallèlement, comme les femmes pouvaient « choisir » le moment de leur grossesse, elles devaient pleinement se réjouir de l'arrivée de cet enfant, désormais désiré puisque planifié. Mais les « childfree » se défendent de cette vision réductrice qui voudrait que l'ontologie de la femme soit uniquement réduite à sa fonction reproductrice, à son utérus, ce qui est extrêmement stigmatisant. Elisabeth Badinter explique dans son livre *Le conflit, la femme et la mère* (2010) que la révolution féministe a engendré une crise identitaire chez la femme, qui se retrouve face à la maternité avec 3 options, les femmes optant pour l'une ou l'autre selon leurs intérêts personnels et leur attirance pour la fonction maternelle : adhérer – ce que fait la majorité -, négocier – retarder l'âge de procréer – ou refuser, cette option étant choisi par une minorité. Ce refus est considéré par la majorité comme hors-norme mais est pourtant en lien avec une certaine évolution de la société occidentale actuelle, prônant le besoin d'épanouissement personnel, l'individualisme et l'hédonisme. Le sociologue Becker (1963) affirme d'ailleurs que « *les personnes qui dévient intentionnellement d'une norme n'ont rien à perdre à dévier de cette norme, contrairement aux personnes qui rendent effectives les normes et attitudes de la société conventionnelle* » (Becker, 1963, p. 9; cité dans Debest, 2014, p. 56). Becker

développe ainsi une théorie interactionniste s'intéressant aux déviants et à ceux qui créent la déviance, qu'il appelle « les entrepreneurs de morale ». Sans ceux-ci, qui imposent la norme, qui forgent la société conventionnelle, qui créent les limites, les interdits et les barrières, il n'y aurait pas de déviance. Ces « entrepreneurs de morale » se basent sur certaines valeurs, sur certains symboles, pour établir les limites et déterminer des groupes sociaux. Tout individu n'adhérant pas aux règles établies est considéré comme déviant, comme « outsider », mais celui-ci peut également considérer les autres groupes sociaux comme étranger à son propre discours, la norme étant une notion relative à chacun. Est déviant celui qui s'écarte de la moyenne. En sociologie, cela se traduit par un défaut de se conformer aux règles et aux normes du plus grand groupe. Les chercheurs tentent d'analyser et d'expliquer les raisons de leur transgression et de leur déviance. Selon Becker, la déviance ne peut être considérée ni comme un déterminant de l'individu déviant, ni comme une conséquence de son environnement social mais elle serait le résultat d'un "étiquetage", d'un marquage du comportement de l'individu.

Les « childfree » ne disent pas transgresser une norme ou un tabou - terme souvent spontanément utilisé par les « childfree » - mais la société ne le voyant pas de cette façon, va renvoyer au « childfree » une image de marginalité, de personne déviante, dérangeante, bousculant l'ordre établi (Debest, 2014; Hird, 2003; Joubert, 2010; Seery, 2015; Tilmant, 2008). La notion de tabou renvoie à ce qui doit être caché, à ce qu'on n'a pas le droit de dire ou de faire au risque de se voir exclu de la société. C'est à partir de cet instant que la « childfree » se positionne par rapport à la norme dominante du faire famille et de ses implications, de ses stéréotypes d'ordre social et de perpétuation du genre et s'écarte du « droit chemin » établi par les « entrepreneurs de morale ». Les « childfree » font donc face à une construction interactionniste de l'identité de « déviant », la personne déviante étant stigmatisée par la majorité de la société (théorie de Becker) et cherchant dès lors à masquer au mieux sa déviance pour éviter d'être discréditée. La femme sans enfant doit

apprendre à faire son *coming out*, à vivre avec cette identité qui lui est propre, mais que la société lui refuse car elle va à l'encontre de l'ordre établi, de la norme (Blackstone, 2012; Cooper & al, 1978; Debest, 2012).

Audrey, 8 mars 2012, « *C'est vraiment un immense tabou dans la société : dire que ce n'est pas raisonnable de faire plein d'enfants, dire qu'une femme n'en veut pas ... C'est presque criminel. Je remarque que nous vivons toutes avec ce "fardeau" social, obligées de se justifier, d'étaler toutes les raisons qui guident notre choix, obligées de supporter le fameux "ah mais c'est égoïste ! [...] Mais c'est vrai que l'attitude féministe serait plutôt de dire "je n'en veux pas, je n'ai pas à me justifier". Mais au risque que l'inquisiteur insiste* »

Pour citer Lucie Joubert, dans *l'Envers du Landau*: « Curieusement, c'est en creusant le sujet que je me suis rendue compte de la charge symbolique que représente mon état de non-mère : je ne me serais jamais crue aussi menaçante pour mon entourage et pour l'ordre des choses en général » (2010, p. 32). La société est le miroir de la marginalité créée autour d'une vision à angle aigu de la famille, de l'ordre social, et de la perpétuation du genre (Joubert, 2010).

Il n'est d'ailleurs pas innocent que ces femmes soient appelées « nullipares », mot qu'Elisabeth Badinter, citant Jane Sautière, décompose en « nulle » et « part » (2010, p. 146). Ces femmes qui refusent volontairement la maternité, qui s'en désengagent, sont suspectes aux yeux de la majorité, car incomprises, considérées comme cette minorité silencieuse « contre nature » (Badinter, 2010; Joubert, 2010).

Selon certaines études statistiques, environ 4 à 5 % des femmes, en Europe, n'ont jamais voulu avoir d'enfant (Debest, 2014; Donati, 2000). Plusieurs études (Avison & Frunham, 2015; Badinter, 2010; Debest, 2014; Harris & al, 1979; Joubert, 2014; Kiernan, 1989) démontrent un lien étroit

entre le niveau de scolarité et le choix de ne pas avoir d'enfant, les femmes sans enfant étant souvent enfant unique, d'éducation élevée, de classe moyenne. Il est cependant délicat de généraliser ces profils car l'on trouve des parcours et histoires fort diversifiées chez les femmes sans enfant, le blogue en atteste, celles-ci constituant un groupe assez hétérogène. Il reste donc compliqué d'établir les déterminants sociaux des désirs et des refus d'enfant et tel n'est pas le but, de toute manière, de cette thèse. Cependant, un constat semble fait, comparativement aux femmes qui ont souhaité devenir mères, les femmes sans enfant occupent plus souvent des postes de type managériaux et vivent plutôt en zone urbaine (Avison & Furnham, 2015; Hird & Abshoff, 2000). En sociologie qualitative tant qu'au niveau statistique, il existe relativement peu de recherches consacrées à l'infécondité volontaire (Debest, 2014; Donati, 2000). La « childfree » tend à être moins traditionnelle et conservatrice, montrant une plus grande ouverture d'esprit envers l'égalité des genres (Avison & Furnham, 2015). Elle construit un autre mode de vie, alternatif, qui devient une nouvelle réalité dans la société actuelle (Avison & Frunham, 2015; Badinter, 2010; Baum & Cope, 1980; Debest, 2014; Donati, 2000; Harris & al, 1979; Hird & Abshoff, 2000; Kiernan, 1989; Rowland, 1982).

« Perhaps having children is not longer as essential to a woman's role as it once as » (Campbell, 1974 cited in Rowland, 1982)

Anonyme, 28 décembre 2010, "[...]de nombreuses personnes considèrent que la grossesse est la suite logique du mariage. [...] Qui l'a décidé? Pourquoi ne pourrait-on pas s'épanouir dans d'autres activités qui n'ont rien à voir avec la reproduction? [...]"

Glamy, 4 novembre 2010, « j'ai discuté de ce "manque de désir" d'enfant -eh oui, la société ne nous fait pas parler de notre désir de ne pas en avoir mais le manque d'envie d'en avoir...-avec un psy et d'autres personnes un peu plus ouvertes que les

gens qu'on croise tous les jours. Ils me disent que notre génération (j'ai 31ans) a davantage de projet personnel et créatif, et que finalement cet esprit d'entreprise, de création avait remplacé chez beaucoup ce besoin de "créer" des enfants. engendrer, créer, enfanter, finalement, quelle limite ? [...]"

5.1.2. Assomptions subies par les childfree

Les pressions sociales qui s'exercent sur les « childfree » viennent majoritairement de la famille et des amis, de collègues aussi, mais peuvent aussi être exercées par des inconnus. Les questions, les remarques, les commentaires, les mises en garde sont toujours les mêmes : « tout le monde a des enfants », « et vous, vous avez des enfants ? », « et toi, quand est-ce que tu t'y mets ? », « tu verras, tu vas le regretter quand tu seras vieille », « tu verras, tu dis ça maintenant mais tu changeras d'avis » (Debest, 2014, p. 82-84; Cooper & al, 1978; Harris & al, 1979; Morell, 1994).

Anonyme, 13 septembre 2010, « [...] Et moi je n'en veux pas, parce que c'est comme ça. Mais ça ne suffit pas, il vient toujours le "pourquoi" si blessant. L'expliquer rationnellement je pourrais : carrière, esclavage ménage-dodo-biberon, fin de la vie personnelle, abandon de l'actuel bien-être, destruction de l'identité individuelle (on est plus une femme mais une mère, une entité à deux têtes dont bébé est une partie intègre) et ainsi de suite... mais pourquoi, pourquoi devrais-je avoir à argumenter et me justifier ? Lorsque je lui répond mon non-désir sa réponse est stéréotypée "tu changeras d'avis plus tard, tu verras" "quand la situation financière sera stable l'envie viendra" comme si c'était un fait inéluctable, quelque chose d'obligatoire comme si lui pouvait savoir mieux que moi ce que mon corps et mon esprit veulent. [...] Je prends ses réponses comme une violation de mon droit d'être un individu, je me sens agressée lorsqu'il me répond cela autant que lorsque des inconnus se permettent LA question. [...] Du coup on finit par se remettre en cause,

est-ce moi l'anormal ? Est-ce qu'ils ont raison est-ce que le moment viendrait ? Est-ce que je le regretterai (la plus grave question celle-ci) ? De là en découle un mal-être. [...] »

Magenta, 5 février 2010, « le bingo des parents chiants » «*On m'a servi au moins une demi-douzaine de ces répliques au cours de ces dernières années. [...] Pardi, je ne me suis pas réveillée un matin, récemment, en me disant « Tiens donc, je n'aurai pas de bébé aujourd'hui » C'est un long processus de réflexion qui s'est enclenché en mon for intérieur avant que je sois en mesure de clamer haut et fort que, non, les enfants, ce n'était pas fait pour moi. [...] Pourquoi est-ce inconcevable que je refuse la maternité ? A mon sens l'horloge biologique est un mythe inventé par la société moderne afin de culpabiliser celles qui n'avaient pas encore d'enfant à 30 ans.»*

	A	B	C	D	E
1	Tu as bien été un enfant un jour.	Si tout le monde faisait comme toi, l'humanité n'irait pas loin.	Tu n'aimes pas les enfants ?	Tu es encore jeune, ça viendra.	Tu le regretteras quand tu seras vieux/vieille.
2	Une femme sans enfant n'est pas une femme accomplie.	Tu n'as pas d'enfant, tu ne peux pas comprendre.	Et si tes parents avaient pensé la même chose ?	Tu es égoïste.	Un jour, tu rencontreras quelqu'un qui te fera changer d'avis.
3	Tu changeras d'avis.	Tu as du avoir une enfance malheureuse.	LE BINGO DES PARENTS CHIANTS	Qui s'occupera de toi quand tu seras vieux/vieille ?	Et toi, c'est pour quand ?
4	Donner la vie est la plus belle chose au monde.	Les enfants sont notre avenir.	C'est différent quand c'est ton enfant.	Il va falloir y penser, ton horloge biologique tourne.	Tu n'as pas envie de savoir à quoi ils ressembleraient ?
5	Tu as une bonne situation et une vie stable, qu'est-ce que tu attends ?	Comme c'est triste !	Tu verras quand tu en auras.	Vouloir des enfants, c'est la nature humaine.	Tu prives tes parents de petits-enfants.

Figure 2

Les « childfree » développent divers sentiments quand elles sont interrogées à propos de leur choix : elles peuvent être irritées, frustrées, s'avérer indifférentes ou feindre une ironie détachée, se sentir insultées ou sur la défensive ou au contraire s'affirmer dans leur choix et être très confiantes dans cette décision de vie (Rowland, 1982). Les études (Lapierre & Damant, 2012; Maier, 2007; Maschino, 1999; Tilmant, 2008; Rowland, 1982) montrent également que certains parents sont envieux de la liberté dont bénéficient les « childfree ».

Magenta, 26 avril 2010, « pourquoi je ne veux pas avoir d'enfant » *« A chaque fois qu'on me demande pourquoi je ne veux pas d'enfant, je sens monter en moi deux désirs conflictuels. D'une part, je voudrais énoncer toutes mes raisons afin que l'autre arrive à comprendre sans juger, mais une autre partie de moi se révolte à l'idée de devoir me justifier. [...] Bref, sin on nous demande de nous justifier, c'est simplement pour qu'on puisse détruire nos raisons une à une [...] Je ne suis pas antinataliste, je crois qu'il y a de bonnes raisons de procréer. Mais qu'il faut réfléchir avant d'avoir un enfant.»*

Anonyme, 8 septembre 2010, *«Chaque fois que l'on me demande «Et toi, c'est pour quand les enfants?», la personne qui me pose la question (souvent, de jeunes mamans), semble me lancer cette question comme si elle m'enviait ma liberté, ou mon quotidien. Oui la pression est forte. Notre génération a prôné le «Me, myself and I», alors ces femmes qui deviennent mères ne réalisent pas qu'un enfant, c'est pour la vie!!! [...] »*

Anonyme, 13 septembre 2010, *« [...] Et moi je n'en veux pas parce que c'est comme ça. Mais ça suffit pas, il vient toujours le « pourquoi » si blessant. L'expliquer rationnellement, je pourrais : carrière, esclavage ménage-dodo-biberon, fin de la vie personnelle, abandon de l'actuel bien-être, destruction de*

l'identité individuelle [on est plus une femme mais une mère, une entité à deux têtes dont bébé est une partie intégrale] et ainsi de suite... mais pourquoi, pourquoi devrais-je avoir à argumenter et me justifier ? Lorsque je lui répond mon non désir, sa réponse est stéréotypée « tu changeras d'avis plus tard, tu verras » « quand la situation financière sera stable l'envie viendra » [...] Je prends ces réponses comme une violation de mon droit d'être un individu, je me sens agressée lorsqu'il me répond ça autant que lorsque des inconnus se permettent LA question. [...] Du coup, on finit par se remettre en cause, est-ce moi l'anormal ? De là, découle un mal-être »

Anonyme, 23 février 2016, Isabella « J' avais déjà consulté votre site il y a qqes mois. Il m'avais réconfortée et aidée. Mon fils n'avait alors que 4 mois. J'avais alors de la peine à me faire à ma vie de maman. Je me sentais coupable de ne pas trouver ma nouvelle vie géniale. Je regrettais ma liberté et surtout je sentais avoir perdu une partie de mon identité. [...] Quand j'en parle à des amis qui ont des enfants, ils me disent que c'est normal, c'est comme ça. L'enfer en permanence, quoi... [...]. Quoi qu'il en soit, je reprendrai le travail, finalement je m'en fous de qui le garde, je veux juste plus le voir ni l'entendre. Je regrette tellement d'avoir eu cet enfant. [...] Chaque matin j'aimerais me réveiller et qu'il ne soit plus là. [...]»

Les études évoquent également le fait que les « childfree » âgées, contrairement aux attentes ou aux croyances, adoptent un style de vie qui leur permet de ne pas se retrouver isolées et bénéficient d'un réseau de connaissances et amis assez étendu (Blackstone, 2012; Harris & al, 1979; Joubert, 2010; Rowland, 1982).

Véronique, 10 mars 2012, « [...] *Je ne veux pas d'enfant. Les plus grandes réactions viennent de mes élèves. Je suis enseignante au secondaire et la majorité de mes élèves ne comprennent pas pourquoi je ne veux pas d'enfant. Parfois, j'ose leur dire que je veux la paix quand je rentre chez moi. J'adore mon boulot, j'aime mes élèves, mais c'est assez pour moi! [...] Finalement, une chose qui m'étonne tout le temps, c'est quand les gens me disent que je serai seule quand je serai vieille alors que notre société moderne laisse ses aînés mourir dans maison pour personnes âgées. Je réplique tout le temps que c'est une mauvaise raison pour avoir des enfants que c'est tout autant égoïste de procréer pour ne pas se retrouver seule que de ne pas en avoir.* »

5.1.3. *Une décision, un choix de vie*

Notre lecture systématique et rigoureuse des témoignages montre que les « childfree » expriment rarement des regrets quant à leur choix, qu'elles voient la plupart du temps comme un choix de vie positif, effectué de manière sereine, et non comme une contrainte ou comme une fatalité, contrairement à leurs pairs. Néanmoins, les témoignages identifiés sur le blogue ne sont pas tous aussi confortés dans leur décision et certaines « childfree » évoquent des regrets. Ces « childfree », peut-être moins assurées, qui seraient amenées à regretter, le serait par construction culturelle, par réponse à un canevas bien établi proposé à toute femme à qui l'on suggère de devenir mère, rétrospectivement, face à la pression morale d'une société normative qui les dévalorise par rapport à leur choix (Joubert, 2010; Rowland, 1982).

Anonyme, 6 septembre 2010, « [...] *je suis sans enfant et bien évidemment : l'éternelle question " Et vous ? c'est pour quand ? " je dois toujours me justifier disant que pour l'instant non on verra ensuite si les moyens financiers sont là...La réalité c'est que je n'en veux pas.Certaines personnes me disent " oui mais apres*

cela sera trop tard et tu le regretteras ..." Mouais pas si sur. Très honnêtement , je ne vois pas pour moi l'interet de faire un enfant. Et quand on me demande " mais pourquoi ? " je n'ai aucune raisons precises. »

La plupart des femmes sans enfant ont d'ailleurs eu le sentiment de ne pas vouloir d'enfant très jeune (Debest, 2014). Cette décision est donc souvent précoce, la littérature évoque la proportion d'environ un tiers des « childfree » qui prendraient leur décision avant même d'entamer une quelconque relation de couple (Gillepsie, 2003; Rowland, 1982). La plupart l'ont « toujours su », d'autres ont parfois laissé passer l'occasion, mais leur choix n'est pas une simple négation de la maternité, c'est tout un tissu de facteurs intrinsèques et de déterminants personnels (Gillepsie, 2003; Rowland, 1982).

« Une femme qui ne veut pas d'enfant dit non pour elle-même, et son refus, bien que souvent inaudible ou non articulé, est sans appel » (Chantal Thomas, dans Joubert, *L'Envers du landau*, 2010, p. 17). Les plus jeunes générations (30-40 ans) sont plus confortables dans leur décision, dans la manière d'affirmer leur choix. Elles évoquent la notion de « combat », de « résistance », de « choix à assumer ». Les générations plus âgées, qui ont choisi de ne pas avoir d'enfant dans les années 70-80, ont moins souvent eu l'occasion d'expliquer ou de justifier leur choix. En effet, comme nous l'avons montré plus haut dans notre revue de littérature (chapitre 2), elles en ont rarement parlé, et leur décision prise en plein essor du mouvement féministe n'a pas toujours été bien comprise par l'entourage; ces femmes ayant plus subi l'invisibilité de leur choix qui a pu passer pour subi plus que pour délibérément choisi. Entre ces deux générations, l'avènement des médias sociaux a certainement joué un rôle crucial dans l'espace de parole, les faisant passer de l'invisibilité à la visibilité (Badinter, 2010; Debest, 2014; Seery, 2015; Settle & Brumley, 2014).

Le mouvement féministe a lutté pour apporter aux femmes des solutions afin qu'elles puissent accéder au marché du travail et concilier vie familiale et vie professionnelle, avec un succès mitigé. Mais les femmes sans enfant de la société actuelle remettent en question ce modèle sociétal unique, elles ne s'y retrouvent pas, n'ayant pas le désir d'enfant, et souhaitent cheminer vers une voie alternative (Badinter, 2010; Debest, 2014; Seery, 2015; Settle & Brumley, 2014).

Anonyme, 29 mai 2012 « [...] Pourquoi il serait plus normal d'avoir un enfant que de ne pas en avoir? Bien sûr je parle à notre époque où nous avons le choix et les moyens (intellectuelle, financier, technique..) d'avoir ce choix. Je ne suis pas féministe mais il faut quelque part les remercier quand même du combat pour les femmes, où en serions nous aujourd'hui? En tout cas, sûrement pas dans un pays démocratique en train de parler librement sur un blog. [...] Longtemps j'ai vu le regard des autres sur moi comme le regard que les gens peuvent avoir sur un homosexuel, un handicapé, ... ! Vous êtes différents? Vous ne rentrez pas dans le moule? Donc quelque chose cloche en vous ! [...] »

5.1.4. *Se justifier, encore et toujours*

Dès leur décision prise, et bien qu'il s'agisse d'une décision qui relève du privé et de l'intime, les femmes sans enfant se voient confrontées à l'obligation de la justifier aux yeux de cette société pronataliste et maternaliste, qui prend acte de leur attitude « déviante ». Comme nous l'avons montré dans le chapitre 2 en nous appuyant sur un certain nombre d'auteurs, il faut une volonté de fer et beaucoup de ressources pour résister aux pressions et stéréotypes exprimés par la société (Badinter, 2010; Cooper & al, 1978; Debest, 2014).

Maclaquedesvoisins, 8 décembre 2015, « [...] Mais envoyer valser les étiquettes, accepter de n'être pas dans LA case qu'il faut, c'est compliqué et résister à la tentation de se justifier, c'est compliqué aussi [...] »

Isabel M, 26 juillet 2013, « *Ce que je ne comprend pas non plus c'est pourquoi on doit se justifier si on ne veut pas d'enfants. Alors un jour j'ai demandé à une personne qui me prétendait qu'il FAUT avoir des enfants, "que tout le monde en a", je lui ai demandé de m'expliquer et de me justifier POURQUOI cet impératif. Et là la personne m'a répondu "ha mais si tu commences avec des questions sur tout on ne s'en sort pas". C'est bien le plus bel argument que j'ai entendu.* »

Anonyme, 9 septembre 2010, « *[...] Je plaide pour que l'utérus et les seins de la femme ne soient pas partie du domaine public. Ca ne regarde personne qu'on veuille ou pas un enfant, qu'on en veuille ou pas deux, qu'on l'allaitte ou pas!* »

Magenta, 13 octobre 2010, « *Mon utérus est-il public* » « *N'oublions pas qu'à la sempiternelle question: "Veux-tu avoir des enfants?" certains le voudraient, mais ne le peuvent pas. Devraient-ils en discuter en long et en large avec le premier venu? Peut-être, s'ils le désirent. Mais pour certains, la blessure est grave. Ça, vous le comprenez, être sans enfant alors qu'on en désire, c'est un grave malheur. Par contre de dire qu'on n'en désire pas, c'est être vu comme un paria de la société et alors on doit se justifier, ça va de soi, évidemment... Et si on ne désire pas en parler nous non plus, de nos raisons? Non, on ne peut pas. On se doit d'éduquer. D'être toujours disponibles pour expliquer aux autres calmement que nous existons, que nous ne sommes ni malades, ni frustrées, ni blessées, ni défectueuses... On ne peut pas, nous, faire un acte égoïste et simplement dire: "Ce n'est pas de vos affaires." Enfin si, on peut, mais alors là, on est vues comme des vieilles aigries et donc on "mérite" cette incompréhension de notre situation. Comme quoi on est encore loin de l'équité entre les gens qui veulent avoir des enfants et ceux qui n'en désirent aucun.* »

eponal1972, 13 octobre 2010, « *Oui mon utérus m'appartient, et je déteste les commentaires des gens - qui souvent ne me connaissent même pas!!- qui me disent que je manque quelque chose, que je vais changer d'idée - de quoi je me mêle????* »
Cath, 14 octobre 2010, « *Je pense que des fois, on fait peur parce qu'on ne fait pas les mêmes choix de vie qu'eux. Un peu comme s'ils avaient besoin d'être rassuré dans leur choix, que leur mode de vie est le bon. Sauf qu'il n'y a pas de bons ou de mauvais choix, il y a juste les choix que l'on peut faire et qui ne regardent pas les autres.* »

5.1.5 *Stratégies et gestion des pressions*

Les « childfree » mettent en place des stratégies qui leur permettent de gérer les attitudes négatives à leur égard, stigmatisation qui peut mener à un isolement social, psychologique et physique. Les « childfree » qui se sentent moins à l'aise dans leur choix ou qui ont plus de mal à le gérer vont éluder la question, se faire passer pour stériles, parler de reporter la maternité, s'excuser de l'absence d'instinct maternel, etc. Les études ont démontré l'importance de mise en place de groupes de soutien pour reconnaître le statut des « childfree » et leur accorder la visibilité méritée (Badinter, 2010; Blackstone, 2012; Cooper & al, 1978; Debest, 2014; Joubert, 2010; Park, 2002; Tanaka & Johnson, 2016).

Bugslady, 27 avril 2010, « *[...] J'ai mes raisons de ne pas en vouloir et certaines pourraient me valoir une couple de roche sur le dos de la part des pro-bébé, le pourquoi j'en reste à "je ne suis pas intéressé", "je n'ai pas la patience pour", "je les aime suffisamment pour ne pas en vouloir" et autres raisons du genre. [...]* »

5.1.6. *Raisons évoquées par les childfree*

Les « childfree » mentionnent de manière récurrente des raisons similaires qui les poussent vers le refus de la parentalité. Faut-il une bonne raison pour avoir – ou pas – un enfant ? Les « childfree » évoquent le fait de ne pas devoir toujours se justifier ! Ensuite, certaines n'ont tout simplement pas de « bonnes » raisons, elles n'ont tout simplement pas envie, ne ressentent pas le désir d'enfant. Mais, souvent sommées de se justifier au sein d'une société normative et conventionnelle, les « childfree » ont donné l'occasion aux diverses études menées dans la littérature d'élaborer une sorte de classement des raisons les plus fréquemment évoquées. Plusieurs lignes interprétatives se dégagent mais les raisons et réflexions se recoupent, signe d'une modification sociologique dans la manière d'appréhender la maternité et la configuration familiale (Avison & Furnham, 2015; Baum & Cope, 1980; Badinter, 2010; Debest, 2014 & 2017; Hird & Abshoff, 2000; Joubert, 2010; Lapierre & Damant, 2012; Rowland, 1982; Settle & Brumley, 2014).

Les « childfree » évoquent une contradiction entre les conditions normatives du « métier de parent » et du « métier » de partenaire amoureux ou sexuel. Cette notion de « bon » parent revient régulièrement : à l'ère du contrôle de la contraception, il semble que les enfants désirés doivent avoir des parents irréprochables en matière d'éducation ! Et selon certains « childfree », certains devraient s'abstenir de devenir parent car « *tout le monde n'est pas fait pour avoir des enfants* ». Les childfree se font une haute représentation de la parentalité, comme une fonction éthique qui exige une grande abnégation de soi. Ils sont conscients des embûches de la fonction parentale, car la majorité semblent faire partie d'un niveau social supérieur, et semblent plus angoissés vis-à-vis de la société, de ses dangers, mais aussi de l'ardeur et de l'invisibilité, du manque de reconnaissance, du travail maternel. De plus, dans la décision du refus de la parentalité, la prise en compte de la responsabilité existentielle est un enjeu important : il faut se supporter lorsqu'on devient parent (Debest, 2014 & 2017; Hird & Abshoff, 2000; Lapierre & Damant, 2012; Rowland,

1982). « Il ne va pas de soi que la satisfaction liée au fait d'avoir des enfants l'emporte sur les soucis qu'elle engendre » (Debest, 2014, p. 121).

Anonyme, 11 décembre 2011, « [...] *Quant au fait que mon choix soit égoïste, je ne répondrai que deux choses : 1] quand je vois le monde tel qu'il est aujourd'hui et les dangers pour les générations futures [économiques, environnementales, sociales, ...], je me considère bien plus altruiste que tous ceux qui font des enfants parce qu'il faut en faire, et non par amour de l'être à venir 2] je préfère regretter plus tard de ne pas avoir fait d'enfants [même si je ne pense pas que cela arrivera un jour] que de regretter d'en avoir fait et le leur faire comprendre.* »

Les « childfree » refusent ce lien inaliénable, ce lien de filiation qui les lierait à tout jamais avec un enfant, au risque de brimer leur épanouissement personnel, conjugal, professionnel. « *On peut être ex-présidente d'une association, on peut avoir un ex-mari mais pas d'ex-enfants* » (Joubert, 2010, p. 13). Dans une société de plus en plus individualiste, ils estiment que « le couple en soi, c'est déjà une aventure » (Debest, 2017, p. 38) et beaucoup pensent qu'un enfant est un tue-l'amour, brisant la complicité du couple, son intimité. Toutes s'accordent pour dire qu'elles ne sont pas d'accord avec l'adéquation femme = mère. Les « childfree » veulent garder une relation de couple avant tout, être soi-même avec l'autre, ce qui n'est – à leur yeux – pas possible lorsque s'ajoute la demande de disponibilité liée à un enfant (Hird & Abshoff, 2000).

Tous les « childfree » évoquent un fil rouge qui constitue leur trajectoire de vie : la liberté, en termes d'indépendance, de temps, de flexibilité, de mobilité géographique. Tel que précisé dans notre revue de littérature au chapitre 2, les « childfree » ont des difficultés à se voir imposer des contraintes horaires et un cadre coercitif. Les enfants, chronophages, sont perçus comme une

perturbation à ce style de vie. Ce désir de liberté est lié à leur fort attachement aux valeurs égalitaires, émancipatrices, libérales (Debest, 2014; Tilmant, 2008).

Ce modèle de liberté peut être poussé à l'extrême au niveau professionnel, certains « childfree » partant du principe que l'« *on n'est obligé de rien* » (Debest, 2014, p.69), ils revendiquent la liberté d'accepter ou de refuser un contrat, leur indépendance, tout en ayant le potentiel social et culturel pour assumer ce choix.

Se créer du temps libre contribue selon eux à favoriser l'espace de réflexion, de créativité. Les « childfree » s'épanouissent souvent au travers d'une profession valorisante et épanouissante de type artistique, intellectuelle, d'enseignement, à fort réseau relationnel. C'est, en quelque sorte, une forme de transmission, de prolongement de soi, au travers de sa profession, de projection au-delà de la mort (Avison & Furnham, 2015; Debest, 2014; Hird & Abshoff, 2000; Settle & Brumley, 2014; Rowland, 1982).

« *Prendre un autre chemin, c'était la possibilité de ne pas s'enfermer, de ne pas étouffer et la possibilité de faire ce qu'elle voulait tant professionnellement que conjugalement* » évoque Denise, une « childfree » s'exprimant dans *Le choix d'une vie sans enfant* (Debest, 2014, p. 127).

Anonyme, 20 avril 2011, « [...] *Je veux vivre LIBRE !!! On peut être femme et ne pas vouloir d'enfant, assez de cette société qui cherche à nous faire croire que la vraie femme est mère* »

Anonyme, 10 avril 2012, « *Comme vous on me somme de me justifier, et comme vous un "j'aime pas les gosses" me case instantanément dans les sous-produits humain. I had a dream: celui d'une société libertaire dans laquelle personne ne viendrait vous dire ce que vous devriez faire, mais bordel laissez-nous vivre comme on le souhaite! Car OUI, des enfants c'est: La fin de votre tranquillité, La fin de l'insouciance, La fin de votre vie sexuelle, La fin de vos voyages, La fin de vos*

sorties, La fin de votre sommeil, Le bruit, Et NON, ça ne protège pas: De la separation, De la mort, De la solitude »

Certains mentionnent l'éducation et la carrière, les enfants pouvant être des freins à une progression professionnelle mais les « childfree » - comme le montrent nos observations - refusent d'être catégorisés comme étant carriéristes. Plus diplômées, les femmes sans enfant souhaitent tout simplement mettre à profit ces années d'étude dans leur profession et elles disposent de plus de ressources pour se construire un statut et un rôle social en-dehors de la maternité. Une étude menée aux Etats-Unis par Elinor Burkett (2000), affirme que les femmes sans enfant font partie de l'élite, étant plus diplômées, mieux éduquées, ayant un revenu supérieur à la moyenne et étant plus indépendantes (Hird & Abshoff, 2000; Joubert, 2010; Rowland, 1982).

Plusieurs études menées sur les femmes sans enfant (seules ou en couple) confirment leur forte implication professionnelle, elles sont plus nombreuses que les mères à travailler (87% contre 75%) et occupent souvent des postes à plus hautes responsabilités (36% contre 21%) (Badinter, 2010, p. 177).

Parmi les raisons évoquées pour ne pas procréer, d'aucuns font allusion à des conséquences financières (plutôt les hommes), à la surpopulation, à des problèmes environnementaux (Baum & Cope, 1980; Hird & Abshoff, 2000; Rowland, 1982).

Magenta, 19 avril 2010, suite au reportage sur les anti-natalistes de Global Mag [ARTE], « childfree, anti-nataliste et radicalisme » « *Devrais-je me réjouir d'avoir été catégorisée « plus radicale » que ceux qui ne veulent pas avoir plus de deux enfants par souci de l'environnement en tant que « non-parent » ? Selon le reportage, je suis sur le bon chemin pour « l'étape ultime, le Mouvement pour*

l'extinction volontaire de la race humaine » [...] Je ne tiens pas à avoir d'enfant pour des raisons personnelles davantage que politiques et j'aime et je respecte ceux qui ont choisi d'être parent. [...] Je m'insurge contre cette grossière généralisation et tiens à mentionner qu'il y a autant de raisons variées et valables de ne pas vouloir d'enfant que d'en désirer et que nous ne sommes pas toutes des anti-bébés. »

Anonyme, 23 août 2011, « [...] Je suis une « anormale » heureuse de l'être... Ma vie est très intéressante et riche d'amis, de rires, d'expériences, de voyages... sans enfants, merci bien. [...]

Mes raisons ?

Faire des enfants c'est donner des otages au destin a dit Hugo, je crois

Donner la vie c'est condamner à mort

Je trouve l'insistance de certains à ne parler que de ça dès qu'ils voient une femme du dernier insultant. Je suis un être humain, pas un utérus sur pattes.

Nous sommes en surpopulation mondiale et devrions commencer à craindre ce qui va se produire avec 9 milliards d'humains... Dans une vingtaine d'années, ce sera la m... La Terre n'est pas extensible.

Je trouve le fait d'être enceinte dégoûtant et stressant, et je ne parle même pas de l'accouchement.

Non je ne fabriquerai pas mon remplaçant. »

L'anxiété de ne pas être un bon parent se fait ressentir chez les « childfree », le sentiment de ne pas « être à la hauteur », de ne « pas y arriver ». Ces « childfree » ont décidé que la parentalité n'était pas pour eux. Pour autant, aucune étude ne permet de créer un lien de cause à effet entre

une enfance éventuellement malheureuse ou une situation familiale brisée avec la famille et la décision de ne pas avoir d'enfant (Debest, 2014; Hird & Abshoff, 2000; Rowland, 1982).

Cpimouss, 10 août 2010, « [...] Ma dernière discussion sur le sujet s'est achevée par des mots assez durs de ma belle-mère : « les gens qui n'ont pas d'enfants ne savent pas ce que c'est d'aimer, ils ne vivent pas normalement » [...] Ma propre sœur m'a déjà dit plusieurs fois « de toute façon, tu ne connais rien à la vie ! » [...] Celles qui ne font pas d'enfants sont jugées mais celles qui en font à tour de bras, sans les élever correctement, elles on les encense « c'est bon pour le pays ! » Du coup des termes inappropriés et méchants me viennent à l'esprit comme pour renvoyer un peu de cette souffrance que je ressens "non, mon but ultime dans la vie n'est pas de pondre!". [...] »

Certaines femmes « childfree » évoquent également le dégoût de la grossesse, de ses désagréments, et de l'accouchement, qu'elles assimilent au domaine du caché, du sale, du tabou. D'autres évoquent la peur de voir leur corps se déformer, la relation esthétique à leur corps et parlent même du fœtus comme étant un *alien*, un corps étranger. De manière générale, peu craignent la perte de leur sexualité pendant la grossesse mais beaucoup évoquent cette idée après la naissance de l'enfant et donc, la perte de la qualité de relation conjugale (Debest, 2014; Hird & Abshoff, 2000).

Il est erroné d'affirmer que toutes les « childfree » n'aiment pas les enfants; certaines se sentent inconfortables en leur présence ou manifestent peu d'intérêt pour les enfants, d'autres peuvent les aimer et avoir du plaisir à être en leur présence ou à leur prodiguer une éducation au travers de leur profession, mais ne manifestent toutefois pas de désir d'avoir d'enfant, sans exprimer de raison

particulière pour autant. (Avison & Furnham, 2015; Debest, 2014; Debest, 2017; Hird & Abshoff, 2000; Rowland, 1982; Tilmant, 2008).

Les médias regorgent d'exemples de pronatalisme, que ce soit au travers de publicités, de séries ou d'émissions télévisées mettant en scène des familles heureuses entourées d'enfants, de couvertures de magazines représentant des vedettes au ventre bien arrondi ou encore au travers de publicités incarnant le couple parfait attendant famille. Autant de voix qui exercent des pressions sur ceux qui ont choisi volontairement de ne pas avoir d'enfant. Joubert (2010, p. 78) donne un exemple très explicite, citant Céline Dion comme puissant incitatif pour les indécises : « *On peut avoir une carrière internationale, tout le monde médiatique à ses pieds et se sentir incomplète sans enfant* ».

Le message est clair, univoque, culpabilisant pour ceux qui décident de choisir toute autre alternative : « faites des enfants » ! (Cooper & al, 1978; Harris & al, 1979; Joubert, 2010).

Magenta, 17 septembre 2010, « *Si le fait d'être nullipare et de ne pas souhaiter me reproduire en choque encore plus d'un en 2010, le fait d'être déjà parent et ne pas aimer ça doit être l'ultime tabou. La société véhicule tellement d'images voulant faire croire que tout le monde est fait pour être parent, que la famille, c'est la norme, que c'est tellement le comble du bonheur, la vie de famille que ce soit être un crime de lèse-majesté de dire: "Bien, moi, je l'ai essayée votre vie de rêve, et j'aime pas ça." J'ai trouvé beaucoup d'images publicitaires, signes que nos société aiment véhiculer de belles images idéalisées de ce qu'est passer du temps en famille... [...]*



Figure 3



Figure 4

Mais à force de voir ce monde idéalisé où tout n'est que rire, bonheur, temps pour soi et pour les enfants, corps de rêve... qu'en est-il de la vraie réalité qu'est la vie de famille? Ce n'est pas toujours rose, mais ça, on en parle pas beaucoup, peut-être pour éviter de décourager certains de fonder une famille. Et pourtant plus d'un(e) se retrouve dans cette situation, si j'en juge par toutes les recherches que des gens ont effectuées pour aboutir sur mon blog mentionnant un certain regret d'avoir eu des enfants. J'aimerais en apprendre plus sur ce phénomène tabou que je respecte évidemment puisqu'étant, à mon avis, tout à fait humain.»

Magenta, 10 novembre 2010, « *Excellent article américain (donc en anglais) dont je vous recommande la lecture. Publié en 2006 dans le magazine Glamour il décrit cette mode de la grossesse qui peut être dangereuse: Infertile in a Baby-Crazed World. J'ai déjà traité lors de précédents billets de toute cette idéalisation de la maternité dans les médias, mais je me permets d'en traiter plus longuement ici. Si vous n'avez jamais porté attention à ce phénomène médiatique, laissez-moi vous guider avec quelques exemples de couvertures de magazines que j'ai trouvé sur Internet. Et ce n'est que la pointe de l'iceberg... »*



Figure 5



Figure 6



Figure 7



Figure 8

Maier (2007, p.13), précise, aux sujets des célébrités enceintes « La mode est à l'enfant et tout people doit désormais s'afficher avec un nourrisson sur la hanche ou un bambin dans une poussette. Quant aux femmes enceintes, elles posent nues, dans les magazines, la grossesse ne se cache plus ». Tous les journaux « people » font recette dès l'annonce d'une grossesse d'une vedette et comme le mentionne Joubert dans *L'Envers du Landau* « Procréer devient, sous la poussée du

discours social, la chose à faire... puisque tout le monde le fait. La forme la plus primitive du discours pronataliste, comme bien des gens l'ont déjà remarqué émane sans aucun doute des journaux à potins consacré aux vedettes locales et internationales : les stars pondent des enfants ou adoptent à la chaîne, [...] ». (2010, p. 68) C'est le culte de la maternité.

Magenta, 2 mars 2010, « personnages publics childfree » « *Quelle est la dernière fois où vous vous souvenez avoir vu une femme dans la trentaine ou quarantaine sans enfant à la télé sans qu'elle ne soit dépeinte comme une vieille fille ou comme une femme stérile attristée? Oh, je me souviens: Samantha dans Sex and the City. En effet, on la voit sans enfant et qui plus est, sans désir d'enfant, mais on la voit aussi caricaturée comme trouvant tous les enfants chiants et préférant le plaisir de la chair à une vie plus sérieuse.* »

Adéloise, 8 avril 2010, « *Je crois que c'est tellement tabou au Québec que les personnages publics se taisent....Je suis une commerçante qui n'aime pas les enfants, qui n'en veut vraiment pas et mon entourage me répète: "ne le dis pas...les clients vont fuir..." Épouvantable tout ce qu'on peut entendre!!!* »

Magenta, 4 mai 2010, « un rare moment childfree à la télé américaine » « *Je suis depuis plusieurs années la série américaine Grey's Anatomy. Depuis quelques épisodes, un des personnages, la docteure (qui plus est, docteure en pédiatrie) lesbienne Arizona Robbins affirme qu'elle ne souhaite pas avoir d'enfant. Ce n'est que dans l'épisode 20 de la saison 6 qu'elle explique à sa copine qu'elle n'est pas "brisée", qu'elle n'est pas une sans coeur, que son enfance fut heureuse, bref que ses raisons de ne pas vouloir être mère ne sont pas en réaction à quelque chose, mais qu'elle ne souhaite tout simplement pas changer la vie qu'elle mène parce que*

cette vie la satisfait pleinement. De voir que des auteurs américains ont choisi de faire dire ceci à un personnage dans une fiction me touche beaucoup. Comme quoi on commence à donner la parole aux femmes qui ne veulent pas avoir d'enfant. Félicitations à Shonda Rhimes ainsi que son équipe pour avoir eu le courage de faire vivre un tel personnage! Merci! »

Si nous devons résumer les raisons évoquées par les childfree dans leur non-désir de maternité, nous pourrions condenser celles-ci dans le tableau suivant .

- Fil rouge : liberté, indépendance, absence de contraintes
- Responsabilité parentale (« bon » parent)
- Relation conjugale
- Epanouissement personnel, professionnel
- Raisons financières, environnementales
- Aspect esthétique, dégoût de la grossesse et de l'accouchement

Tableau 2

5.2 Inégalités sociétales entre parents et childfree

5.2.1. Inégalités sur le lieu de travail

La discrimination des « childfree » ne se fait pas uniquement ressentir au sein du clan familial ou amical mais les pressions et inégalités s'exercent également en milieu de travail. Des employés « childfree » critiquent les employeurs car les lieux de travail sont aménagés « family-friendly », certains ayant même porté plainte, se sentant exclus (Hall, 2010; Hayden, 2010; Jenner, 1994; Joubert, 2010; Park, 2002). Des groupes de pression ont d'ailleurs vu le jour afin de défendre les droits des « childfree », au travers de sites internet tels que www.childfree.net, www.overpopulation.org ou de plateformes telles que NoKidding!. Une frustration naît clairement chez les « childfree », qui se sentent exploités, doivent couvrir le travail, les responsabilités et les

heures des parents, qui prennent des congés pour s'occuper de leurs enfants, et assumer les frais de ces aménagements « family-friendly » (crèche, gardes d'enfants...) proposés par la compagnie et répartis sur l'ensemble du personnel (Hall, 2010; Hayden, 2010; Joubert, 2010; Jenner, 1994; Peterson & Engwall, 2016). Elinor Burkett, dans *The Baby Boon* (Burkett, 2000; cité par Joubert, 2010) a d'ailleurs analysé de manière chiffrée les coûts amortis par toute la communauté mais décidés par la compagnie pour faciliter la vie des parents. Les politiques mises en place telles que les garderies, les soins de santé, les congés parentaux, les bourses de scolarité, les horaires flexibles sont autant de privilèges accordés aux parents mais les frais sont répartis sur l'ensemble du personnel, ce qui est ressenti comme une injustice par les « childfree ». (Burkett, 2000; Hayden, 2010). Des tensions peuvent dès lors apparaître, sur le lieu de travail, entre « childfree » et parents, liées à ces inégalités. (Hayden, 2010). Les « childfree » perçoivent ces règles comme injustes et inégales car eux aussi peuvent avoir des besoins de « work-life balance », de flexibilité ou de congés pour raisons personnelles mais le fait de ne pas être parent.s. semble ne pas les mettre sur un même pied d'égalité et ne pas leur accorder les mêmes privilèges. (Hall, 2010; Hayden, 2010). Les sans-enfants demeurent culturellement invisibles, sans voix, discriminés et étiquetés « sans famille ».

5.2.2. *Privilèges accordés aux familles*

Il en va de même pour les décideurs politiques, qui accordent des privilèges aux familles, afin d'assurer l'équilibre démographique du pays, exerçant par là même une pression morale et sociale pour que le citoyen procréé. Les politiciens, les chercheurs, les démographes, les médias mettent régulièrement l'accent sur la chute du taux de natalité dans les pays industrialisés, en tant que problème social, économique et politique. Selon ces discours, avoir des enfants contribue non seulement à la perpétuation de la famille, mais aussi à la survie de la société (Peterson & Engwall, 2016). Les gouvernements ont bien compris l'intérêt économique et social du rôle des mères, des tâches maternelles, de leur devoir sur le taux de natalité et parlent donc leur langage, notamment

financier, jouant aussi sur les sentiments de « l'instinct maternel » et de « l'épanouissement personnel », accessible uniquement au travers de la maternité (Joubert, 2010; Peterson & Engwall, 2016). Néanmoins, cet aspect purement financier semble ne pas impacter la décision des « childfree », qui persistent dans leur choix basé sur une conception plus idéologique et non financière de leur mode de vie (Peterson & Engwall, 2016).

Magenta, 16 février 2010, « Le Jour de la Famille ontarien » « *Au risque de choquer mes amis parents, j'ose exprimer mon doute quant à l'utilité du Jour de la Famille. Bien sûr, les non-parents peuvent utiliser ce jour de congé supplémentaire pour faire les courses, flâner au lit ou rêver de trouver un traitement contre le cancer, mais reste que ce congé peut être perçu comme exclusif. Pour les non-parents involontaires, ce congé peut être un rappel de leur infertilité douloureuse alors que les childfree le verront comme une autre occasion pour les familles de montrer la "normalité" de leurs choix de vie. Ce n'est sans parler du poids économique d'un congé payé supplémentaire pour le gouvernement de l'Ontario ainsi que plusieurs PME.* »

Catherine Vanesse, de Belgique, 15 novembre 2010, « *cherche enfant à louer* » « *Dans quelques semaines, ce sera la Saint-Nicolas (fête des enfants en Belgique qui a lieu tous les 6 décembre). Une fête qui ne me dérange pas, d'autant plus qu'elle a tendance à passer à la trappe au profit du Père Noël. Et oui, les primes de fin d'année tombant généralement vers le 15 décembre, on a plus d'argent à dépenser à Noël. Mais soit, la Saint-Nicolas est toujours bien présente. Et ma boîte ne l'a pas oubliée non plus.* » *Saint-Nicolas attend tous les enfants du personnel ce dimanche 5 décembre. Au programme, rencontre avec le grand saint, clowns, maquillage, goûté, distribution de cadeau... L'occasion de passer un moment*

convivial en famille et entre collègues » Regards avec mes collègues de bureau, eux aussi sans enfant, j'efface le mail, nous n'échangeons pas un mot. À quoi ça sert, depuis 6 ans que je travaille dans cette boîte c'est pareil chaque année. Je m'en fous de cette fête, mais le lendemain, les deux malheureuses mandarines qui nous attendrons devant notre ordinateur auront quand même un petit goût amer tandis que tous les autres discuteront de la super journée de la veille, comparant les cadeaux et se disant que vraiment ils ont de la chance de travailler pour une boîte qui pense aux familles. Ce sera aussi le jour où il faudra éviter machine à café, cantine et tout lieu de rassemblement pour éviter toutes les questions du style : "on ne t'a pas vu hier ? tu as quel âge déjà ? il sera peut-être temps que tu t'y mettes non ?"... Je devrais peut-être prendre congé le 6 décembre ? Ou alors j'emprunte le même de ma frangine, au moins il y en a un qui sera content ! »

5.2.3. Pénalité maternelle ou plafond de verre

D'autre part, les études réalisées chez les femmes occupant des fonctions managériales à hautes responsabilités révèlent un phénomène reconnu de « pénalité maternelle » ou « plafond de verre » (Debest, 2014; Woord & Newton, 2006; William, 2006). Cette métaphore décrit un plafond invisible qui empêche aux femmes d'accéder, au même titre que les hommes, à des postes à hautes responsabilités. (Debest, 2014). Un écart salarial persiste bel et bien entre homme et femme à temps plein, pour une même fonction, et donc une discrimination de genre. Bourdieu affirme dans ses travaux que « l'éducation des enfants n'est pas seulement un moyen de promulguer la féminité, c'est également une manière de refléter une différence de classe » (William, 2006). Ses travaux portent sur la dualité entre maison et travail, sphère publique et sphère privée. Les femmes sans enfant sont face à une perception structurale compliquée : lors de l'engagement, elles peuvent être perçues comme des mères en devenir par l'employeur, qui pourra être tenté – implicitement, de

par ce phénomène de « pénalité maternelle » - de ne pas leur confier les responsabilités adéquates. Charlotte Debest, dans *Le choix d'une vie sans enfant* (2014), parle d'un « soupçon » qui plane toujours sur chaque femme, même celles qui ne sont pas mères et ne souhaitent pas le devenir, de la part des employeurs. (Debest, 2014). Ce « soupçon » augmente leur mal-être et la discrimination qui pèse sur leurs épaules.

Magenta, 4 avril 2010, «Documentaire, : Bébé ou CV ? » *«Depuis quelque temps, lorsque je dis qu'il n'y a aucun documentaire sur le sujet des femmes choisissant de ne pas avoir d'enfant, on me dit: "Mais si, en 2009 Virage a produit Bébé ou CV?" En faisant mes petites recherches, je m'aperçois qu'en fait, ce film est l'antithèse du mien. "La carrière ET le bébé? La carrière OU le bébé? La majorité des Québécoises optent pour la première option et se lancent dans l'aventure souvent mouvementée de la conciliation travail-famille. Mais certaines choisissent plutôt de mettre une croix sur la carrière à la naissance d'un enfant. C'est à elles que la réalisatrice Marie-Pierre Duval s'intéresse dans ce documentaire d'auteure. Les femmes qu'elles rencontrent sont scolarisées et menaient des carrières prenantes avant de se transformer en mères au foyer. Ces femmes qui ont fait le choix d'accrocher leur tailleur arrivent-elles à se réaliser, après avoir grandi dans une société marquée par le féminisme et le règne de la performance professionnelle?" Je dois dire que j'éprouve de l'ambivalence en ce qui a trait aux femmes à la maison... d'une part je comprends que le travail de mère est très exigeant (une des raisons principales pour lesquelles je n'en veux pas) et qu'il est parfois difficile à combiner avec une vie active, mais d'une autre part, je ne peux m'empêcher de trouver ça rétrograde et la féministe en moi s'insurge. Oui, c'est vrai, le féminisme a revendiqué la possibilité que la femme décide de son parcours de vie au lieu qu'il*

lui soit imposé. Ceci étant dit, ce retour en arrière n'est-il pas une façon intériorisée d'être victime du patriarcat? Je me questionne... »

Jamed lavy, 6 avril 2010, « C'est vrai, par ailleurs cette dichotomie travail-enfants (Maréchal Pétain nous revoilà ?) est d'un normatif à donner des boutons... Quand est-ce qu'on admettra enfin qu'il existe des femmes qui vivent réellement pour autre chose que la sacro-sainte famille ou la carrière ? »

Dès lors, les études portant sur les femmes sans enfant – dans le cadre professionnel et même s'il s'agit de leur part d'un choix de vie positif et bien réfléchi - démontrent l'usage de mots tels que sacrifice, liberté et choix en lien avec la loyauté accordée avec leur entreprise.

Il est démontré que ces femmes « childfree » se rendent plus disponibles professionnellement, ce qui serait en contradiction avec toute activité parentale, notamment maternelle (Badinter, 2010). Cela implique que ces femmes doivent quotidiennement faire leurs preuves dans un monde genré, masculin, pour être reconnues par leurs pairs et pour que leur travail soit légitimé et cela sous-entend également que de tels postes à hautes responsabilités soient vraisemblablement incompatibles avec le statut maternel (Debest, 2014). Pour atteindre l'égalité des genres et briser ce plafond de verre, la femme doit donc prouver un investissement continu dans sa profession; ce qui peut parfois être en contradiction avec le désir de liberté ou de « work-life balance » de certaines « childfree » (Baker, 2012; Peterson & Engwall, 2016).

Comme si les femmes « childfree » s'étaient forgées une carapace face aux préjugés et aux stéréotypes qu'elles affrontent déjà dans leur vie quotidienne, ces femmes prouvent – au sein du milieu professionnel – une certaine résistance face au jugement négatif et normatif à leur égard (Wood & Newton, 2006).

5.2.4. *Ethique de la liberté*

Pour les « childfree », le contraire de l'éthique de la disponibilité parentale semble être l'éthique de la liberté : le maître-mot, le fil rouge qui revient sans cesse, cette volonté de maîtriser sa vie, d'éliminer au maximum les contraintes horaires et de donner son propre sens à sa vie. Les « childfree » ne veulent pas se voir enfermer dans un carcan traditionaliste mais au contraire veulent pouvoir exprimer leur réflexion critique, veulent pouvoir s'ouvrir au monde, l'imaginer, le vivre, que ce soit au niveau personnel ou professionnel. En ce sens, avoir un enfant serait un réel frein à leur performance et à leur potentiel concurrentiel, ce qui hypothéquerait leur chance de percer sur le marché du travail. Pour certaines « childfree », il s'agit d'un aspect décisif dans leur décision de ne pas avoir d'enfant (Debest, 2014; Tilmant, 2008).

De nombreuses « childfree » mènent des réflexions quant aux divers aspects de la responsabilité parentale, qu'elles ne souhaitent pas assumer pour plusieurs raisons, précédemment évoquées, notamment car elles ont une conscience plus aigüe des embuches de la vie et de l'inaliénabilité de la fonction de parent. Les « childfree » évoquent une responsabilité éducative et des principes éducatifs idéaux, peu compatibles avec la société actuelle mais en accord avec les catégories sociales supérieures dont elles font partie. Le fait que l'enfant passe du statut « d'enfant-objet » à « enfant-sujet » voire « enfant-roi » augmente fortement les responsabilités parentales. Les « childfree » tiennent un discours très contrasté entre la « bonne » et la « mauvaise » parentalité car accusent – ou regrettent – le manque crucial de réflexion chez les parents quant à leur projet d'enfant, ce qui mène parfois à un manque de responsabilité éducative et des enfants laissés à eux-mêmes ou des parents débordés par une fonction parentale non assumée (Debest, 2014).

Magenta, 4 mars 2010, « les enfants au restaurant » « *Les trouvez-vous mignons en train de courir partout, donner des coups sur votre chaise et chahutant impunément au vu et au su de leurs parents blasés ou tellement heureux de sortir*

au restaurant qu'ils ignorent complètement le comportement inapproprié de leur progéniture? [...] Je ne blâme pas les enfants. C'est normal qu'ils ne soient pas responsables de leurs actions en bas âge. Par contre, je trouve que les parents qui amènent leur poupon de trois mois dans un restaurant sont profondément inconscients voire méchants et sadiques. [...] »

Bugslady, 5 mars 2010, « *C'est une des principales raisons du pourquoi je rêve d'un resto pour célibataires, dans le genre que des tables de 2. J'ai vraiment de la difficulté avec les enfants bruyants dans les restos et les parents qui n'ont pas de "contrôle" ni d'autorité sur eux. »*

Laetitia, 1 mai 2010, « [...] *L'été quand il fait beau et que les parents en ont marre d'entendre leur progéniture s'activer dans leur appartement ils les envoient se défouler dans le jardin... Alors que nous voulions simplement profiter de notre balcon, des quelques rayons de soleil et du week end nous n'avons pas d'autre choix que de nous cloitrer chez nous ou de bouger pour retrouver le calme et la détente attendus avec grande impatience après une longue semaine de travail... Evidemment quand on en parle nous passons pour de simples monstres sans coeur. [...] »*

Anonyme, 2 novembre 2010, « [...] *Les enfants ne font-ils pas parti de la société au même titre que les adultes, parents ou non. Si vous n'êtes pas prêt à accepter le comportement des autres, c'est peut-être à vous de rester à la maison. [...] »*

Magenta, 20 août 2010, « Des zones childfree dans les avions ? » « Les childfree sont bien connus pour être de grands voyageurs [...] Des Britanniques se sont soulevés pour demander une zone sans enfant à bord des avions. L'article parle même d'une proportion de 79% de gens en faveur de ces zones. Je cite : "S'il y a des zones où les

téléphones portables sont interdits, pourquoi pas des zones sans enfants aussi?" [...] »
(<http://www.dailymail.co.uk/travel/article-1167011/No-phone-zones-urged-airlines-Britons-child-free-areas.html>)

Eli Larin, 20 août 2010, « *Je pense donc que des zones childfree pourraient être intéressantes. Côté marketing c'est difficile à vendre cette idée, donc on pourrait aussi parler de zones privilégiés pour enfants. Une section de l'avion où les parents peuvent s'asseoir avec leurs enfants, sans trop s'inquiéter de déranger le voisin, qui sera lui aussi avec enfant.* »

Magenta, 8 septembre 2010, « Un restaurant américain affiche "Interdit aux bébés braillards!" » « *Pour continuer dans la veine de mon précédent billet suggérant des zones childfree dans les avions, je viens d'entendre parler d'un restaurant américain près de la capitale américaine nommé Olde Salty qui a décidé de braver l'opinion publique et afficher un signe dans sa vitrine: "Screaming Children Will NOT Be Tolerated!" (Les enfants braillards ne seront pas tolérés!)* »

Remba1925, 14 et 16 septembre 2010, « *C'est bizarre comme ce sont souvent les gens qui n'ont pas d'enfant qui vous expliquent comment les élever... votre choix de vie ne me choque absolument pas, je le trouve même courageux et cohérent, personne n'a à se forcer pour être parent, je ne le trouve pas égoïste, par contre je trouve que l'aigreur ne devrait pas avoir de place dans votre démarche, et votre choix de vie n'a pas à impacter ceux qui n'ont pas eu le même désir que vous. [...]* on ne doit décidément pas fréquenter les mêmes restaurants, moi, sauf cas exceptionnel, il est rare que mes enfants "hurlent" "braillent" ou "fasse chier" (quel terme plein de saveur pour quelqu'un qui n'est pas anti-enfant...) les autres convives au restaurant, de la même façon que je suis rarement dérangée par les enfants des

autres au restaurant, mais peut être parce que mon seuil de tolérance est plus élevé...

Il est clair que je sais aussi prendre mes responsabilités (eh oui tous les parents ne sont pas des être immatures, inconscients laxistes et égoïstes, il y en a même qui élèvent correctement leurs enfants, si, si on ne dirait pas à vous lire mais si..) [...] »

Anonyme, 30 septembre 2010, « Tout ce que j'ai à dire c'est qu'on a banni beaucoup de resto qui nous plaisaient beaucoup mon copain et moi car depuis que la loi anti-fumée dans les lieux publics a été votée, les braillards de gosses se sont multipliés et il est impossible de manger tranquille. Etant déjà anti-gosse, ben là on est servi! »

5.3 Contraception, stérilisation et relation avec le monde médical

En plus des stigmates associés à l'identité déviante de la femme sans enfant en rapport à la norme du « faire famille », d'autres stéréotypes viennent peser sur les épaules des femmes sans enfant qui décident de franchir le pas de la stérilisation, surtout lorsque cette décision est prise en deçà de 35-40 ans. Leur décision n'est pas considérée comme légitime. Elles sont alors considérées comme moins sensibles, moins aimantes, moins heureuses, moins favorables à se retrouver en famille et plus actives dans la libération de la femme (Baum, 1982; Campbell, 1999; Rowland, 1982).

Leur décision de ne pas avoir d'enfant n'est pas respectée et est considérée comme une « libération ultime », avec une perception négative aux yeux de la société pronataliste, choix pourtant volontaire et positif de la part de la femme qui l'assume (Richie, 2013).

Les femmes sans enfants qui choisissent de passer par l'acte médical rencontrent un parcours semé d'embûches (Baum, 1982; Campbell, 1999; Richie, 2013; Rowland, 1982). Au Canada, moins de

1% des stérilisations sont pratiquées sur des femmes ne souhaitant pas avoir d'enfant, et ce n'est pas faute de le demander mais de l'obtenir (Richie, 2013). Dans l'esprit du corps médical, l'association femme = mère est encore bien tenace. C'est une institution sociale, culturelle, politique, religieuse même parfois. Simone de Beauvoir remarque, avec ironie, que « *l'enfant serait le but suprême de tout femme, ceci étant affirmé comme un slogan publicitaire* » (Martinez & Andreatta, 2015, p. 228). Et malgré les progrès inhérents au féminisme, l'accès généralisé à la contraception, la dépénalisation de l'avortement, la plupart des sociétés occidentales prônent encore le pronatalisme avec vigueur, la maternité étant considérée comme un paramètre de l'ontologie féminine (Debest, 2014).

Selon Richie (2013), la raison majeure avancée par les médecins est l'âge (trop jeune) de la femme requérant une stérilisation. Le médecin impose dès lors une période d'attente, de réflexion, à sa patiente. Le corps médical est également réticent à pratiquer l'opération si la femme est « nullipare », n'a jamais donné naissance, craignant le regret ultérieur de la patiente. 79% des praticiens requièrent également un consentement du ou de la partenaire. Il ne s'agit donc nullement d'interdictions légales mais plutôt de barrières morales que le médecin se pose (Richie, 2013).

De nombreuses femmes, refusant la maternité et souhaitant la stérilisation, se voient donc confrontées au refus du corps médical, qui insiste pour les pousser vers la procréation, surtout si ces femmes ont moins de 40 ans. Ces « childfree » se sentent lésées dans leur liberté individuelle, dans leur choix, elles estiment que c'est de l'abus d'autorité. Elles veulent avoir le contrôle de leur corps : « mon corps, ma décision » (Campbell, 1999, p. 52).

Magenta, 22 février 2010, «Et la stérilisation là-dedans? » *Avez-vous déjà songé à la stérilisation chirurgicale pour vous ou votre conjoint? Qu'avez-vous choisi :*

une vasectomie ou une ligature? Une dame que j'interviewais pour mon documentaire me dit que la vision des autres face à sa décision de ne pas avoir d'enfant a changé depuis sa ligature. "Lorsque je dis que je ne veux pas d'enfant, on me répond toujours que je vais changer d'idée. Je réponds que ça fait 25 ans que je veux pas d'enfant, mais on ne me croit pas. Mais maintenant, quand je souris et réponds d'un ton assuré que je me suis fait ligaturer, alors là, on me prend vraiment au sérieux. Comme si cette personne comprenait que là, je n'allais pas changer d'idée. C'est vraiment étrange de voir qu'on a cessé de m'infantiliser depuis mon opération." [...] J'ignore ce qu'il en est des femmes, mais pour les hommes, le bon fonctionnement de leurs testicules est au centre de leur estime sexuelle et leur assure une certaine virilité... que je comprends mal en tant que femme. Personnellement, je crois bien que je me sentirai aussi femme après ma ménopause que maintenant. Pour moi, féminité ne rime pas avec fécondité. »

Magenta Baribeau , 23 février 2010, « En principe, les docs refusent systématiquement toute ligature aux femmes de moins de 30 ans alors qu'il n'y a aucun âge minimal pour les hommes. Ce que je trouve outrageant! Ils disent que c'est pour minimiser les risques qu'une femme change d'idée... et les hommes? Ils changent jamais d'idée, eux? »

Adéloise, 8 avril 2010, «Au Québec, demandez à votre gynéco et il vous réfère automatiquement au psychiatre....Je suis écoeurée et très fâchée...!!! Et si vous osez clamer publiquement que vous voulez vous faire ligaturer....eh bien, bonne chance!!! Dernièrement, une poule-pondeuse m'a presque craché au visage....je suis la sorcière du village parce que je ne veux pas d'enfant.... »

Isabel M, 26 juillet 2013, «*Moi j'ai choisi d'affronter seule ma condition et aujourd'hui j'ai été trouvé un gynéco et je lui ai demandé de pratiquer une ligature des trompes alors que j'ai 30 ans. Je suis super heureuse parce qu'il a accepté. Je suis sortie de chez lui en me sentant beaucoup plus légère, j'avais l'impression qu'on avait retiré une chape de plomb qui pesait sur mes épaules et depuis ce instant j'ai l'impression de me réapproprier mon corps, je me sens légère et heureuse. Je ne pourrai donc jamais me leurrer à travers un "autre moi" mais je sais que je pourrai profiter de la vie comme ce que je fais maintenant et que tous ces petits bonheurs ne disparaîtront pas.* »

A l'inverse, et l'inégalité des genres choque, aux hommes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant et qui sollicitent une vasectomie ne vient s'opposer aucun refus de la part du corps médical, et ce quel que soit leur âge. (Baum, 1982 ; Richie, 2013).

katrinaholloway, 22 février 2010, « *je n'ai que des infos anecdotiques, mais il est généralement + facile pour un gars de se faire vasectomiser. j'en connais 2 qui se sont fait vasectomiser avant d'avoir 30 ans. et moi, qui à 23 ans, en ai parlé à 2 de mes médecins? je me suis fait dire d'attendre quelques années, ou carrément que ça arriverait pas tant que j'aurais pas eu d'enfants... heille, le but d'une stérilisation, c'est de PAS en avoir! [...]*»

Preuve que la femme sans enfants perturbe la norme et l'idéalisation de la femme associée à la mère, remettant en question la seule identité valable proposée pour la femme, être épouse et mère (Baum, 1982; Campbell, 1999; Rowland, 1982).

5.4 Activités spécifiques pour childfree

Les femmes ont toujours rempli le rôle particulier de reproduction. Dès la première Guerre Mondiale, leur émancipation menaçait ce rôle; les discours sociaux, politiques pronatalistes se sont alors multipliés pour inciter les femmes à continuer à assumer cette fonction reproductrice. Pour valoriser l'identité des mères, la Fête des Mères a vu le jour, aux Etats-Unis d'abord, en 1914, en France ensuite en 1926 (Tilmant, 2008).

Les « childfree » ont bien du mal à se retrouver dans ces symboliques, tels que Fêtes des Mères, Fêtes de fin d'Année, Thanksgiving, etc. qui sont autant d'occasions familiales pour pointer du doigt leur statut de « non-parent » et relancer les sempiternelles questions précédemment évoquées.

Une école belge a bien tenté d'innover, en 2017, en supprimant la fabrication du traditionnel bricolage pour la Fête des Mères, soulevant un tollé général de protestations, dans la lignée de l'esprit pronataliste de la société. Une élue locale a même affirmé que c'est « *absurde, la mère est universelle* », mettant la mère, la femme sur un piédestal et dans une position identitaire sociale proéminente (Bouche, 2017).

Anonyme, 27 décembre 2010, «*Mon anectode childfree de Noël : Les grands-parents nous mettent un peu de pression malgré qu'ils savent notre choix. La grand-mère nous a dit en début de soirée : Ça vous tente pas ? (en pointant un des p'tits enfants). J'ai alors répondu gentilement : Non ! On a décidé de sauter une génération. Mon beau-père est parti à rire....Elle m'a ensuite dit avec un léger sourire...c'est de ta faute ça ! (Et oui! Je suis la méchante childfree qui refuse de leur donner un autre petit enfant). Mais j'étais assez fière de ma réplique. [...]* »

Anonyme, 27 décembre 2010, «*Souvenir pénible: une gentille personne qui ne veut que mon bien a eue la délicatesse de poser un bébé sur mes genoux en me disant "tient, comme ça peut-être que ça te donneras le goût." Devant tout le monde, alors que je suis childfree et nulle avec les enfants. Et ça, c'est sans compter les questions du genre "le bébé c'est pour quand" et "quand est-ce que vous nous faites un enfant". Veuillez noter que je suis en couple depuis onze ans et qu'il faut être faits forts pour supporter toute la pression et les commentaires déplacés de ces gens qui sont si proches de nous mais qui ne veulent "que notre bien". Yeah right*»

Cath, 30 décembre 2010, «*Noël en famille pour moi, restreinte quand même : ma mère, mon frère et mes soeurs ainsi que les compagnons et pour la 1ere fois, mon filleul de 3 mois. Arrive l'heure du biberon, je me propose pour lui donner, réflexion de mon beau-frère "tu te débrouille bien, on voit que tu as l'instinct maternel, je ne vois pas pourquoi tu ne veux pas d'enfant ?"... On peut aimer les gosses sans en vouloir non ? En fait, c'est surtout ça qui est pénible : les généralités. Et en plus, je me suis éclatée à trouver des cadeaux pour le bébé, heureusement que sa mère a un très bon humour :-)* »

De plus, le réseau familial et amical des « childfree » se modifie de manière progressive, leur entourage devenant de plus en plus « parents », il devient plus compliqué d'organiser des activités avec la famille ou des amies devenues mères car les emplois du temps, les aspirations de vie et les sujets de conversations divergent, renforçant leur sentiment d'exclusion (Debest, 2014; Tilmant, 2008).

Magenta, 23 avril 2010, « les conversations de mères » « [...] Bref... raison numéro 23 pour laquelle je ne veux pas avoir d'enfant: je ne veux pas sombrer dans

les conversations de mères que je trouve atrocement inutiles et emmerdantes. C'est dit. »

Magenta, 25 avril 2010, « [...] *Oui, je peux comprendre qu'avoir des enfants change une vie et que les mères peuvent avoir envie de parler de leur expérience... mais doit-ce monopoliser les conversations pendant des heures? »*

Anonyme, 9 septembre 2010, « *Moi je suis maman d'un enfant. [...] je suis réticente à sortir avec des mamans... [...] Vous ne mentionnez pas cela mais lorsqu'on est enceinte, dans les fêtes on se fait aborder par des femmes enceintes et abandonner avec des petits airs entendus "vous devez avoir des choses à vous dire". On se retrouve forcément placées au restau à côté d'une maman parce qu'il est bien évident qu'on ne sait plus ce qu'est la musique ou le cinéma. [...]* »

Des associations et des organisations réunissant les « non-parents » ont vu le jour, surtout en Amérique du Nord. Créée en 1972, la N.O.N., National Organization for Non-Parents (désormais appelée National Alliance for Optional Parenthood) combat le mythe de la maternité et essaie d'instituer la philosophie « childfree ». Elle a permis de différencier le terme « childless », qui exprime plutôt la privation, la perte, le vide, le manque; et de proposer le terme « childfree », une expression ressentie comme étant plus positive, exprimant la liberté et le choix. Le vocabulaire anglo-saxon est d'ailleurs beaucoup plus riche que le vocabulaire francophone pour désigner les personnes sans enfant, volontairement ou non.

Le risque d'appartenir à une association ou une organisation peut cristalliser l'identité déviante du groupe mais des études ont démontré l'intérêt de partager les ressentis communs au travers de groupes de soutien (Avison & Furnham, 2015; Blackstone, 2012; Harris & al, 1979).

Magenta, 12 mars 2010, « Convention “No Kidding” à Houston, TX» *«Du 22 au 25 avril 2010 aura lieu la Convention annuelle No Kidding, cette année à Houston, au Texas. Ce sera la 9e convention annuelle des membres internationaux du site américain No Kidding.net Le programme de la convention n'est pas encore affiché. Par contre, deux invités spéciaux sont déjà confirmés. Il s'agit de deux Laura : Laura Scott - auteure de *Two is Enough: A Couple's Guide to Living Childless by Choice* <http://www.childlessbychoiceproject.com> et Laura Carroll - auteure de *Families of Two* <http://lauracarroll.com>»*

L'Europe a démontré une mentalité plus conservatrice, plus traditionnaliste et plus frileuse, il n'existe pas d'association « childfree », il existe nettement moins de blogues, de forums et le sujet est bien moins souvent évoqué dans les articles de presse. Certains échanges (sur les blogues ou les forums) peuvent d'ailleurs apparaître comme étant violents, voire agressifs, entre les partisans de la parentalité et les sans-enfants, défenseurs de la liberté individuelle, chacun exprimant clairement « *on n'a pas les mêmes valeurs* » (Debest, 2014; Harris & al, 1979).

Anonyme, 15 septembre 2010, « *Je trouve tous ces messages surprenants... J'ai l'impression que l'on se trompe de débat. En effet, ce qui semble ressortir c'est surtout la bêtise de certains parents (qu'ils soient biologiques ou adoptants) ! Sur ce point tout le monde a le droit de s'insurger. Mais mis à part avoir des parents imbéciles, ces enfants n'y sont pour rien. Un enfant même quand il est calme dérange. C'est impressionnant de constater que l'on fera davantage preuve de*

tolérance pour un couple qui plaisante et rit dans son coin, que pour un enfant qui rit. Lui il dérange, car on a peur qu'il nous dérange... J'ai pour ma part un bébé de 6mois habitué des transports (train et avion !) qui ne pleure pas... mais oui il rit... et aux éclats... et bien même là ça dérange. C'est terrible mais je ne vais pas mettre mon petit sous somnifères pour que le voisins de bord ne soient pas incommodés par quelques gazouillis. C'est tout aussi pénible d'avoir un ronfleur sur un long courrier ! Je pense que tout le monde devrait faire preuve d'un peu de civisme et de tolérance et le monde ne s'en portera que mieux. »

Anonyme, 15 janvier 2011 « AH ben oui et faisons aussi une zone pour les gens qui puent et pour les gens qui ronflent. Dans la vie il y a des noirs, des blancs, des asiatiques, des chiens, des vieux, des beaux, des moches et même des bébés et des enfants! Et vous savez quoi? Tout ce petit monde a le droit de vivre et de SE COTOYER les uns les autres même! Ya rien de pire que la ghettoisation sous toutes ces formes ! Ca me rappelle une copine qui disait que les gros c'était chiant parce-qu'ils prenaient trop de place sur les sièges du métro, que c'était désagréable. Que pouvais je lui dire d'autre que : _ Bah moi j'aimerais que t'arrête de prendre le métro parce-que j'aime pas ta gueule, t'es moche (ce qui est faux par ailleurs :D) et ça m'indispose de devoir la supporter pendant mes 30 minutes de trajet. Les gens vous êtes pas seuls au monde merde, vous avez pas plus le droit de vivre que les autres! Ne pas vouloir d'enfant certes, j'en fais partie, mais ne pas aimer à ce point une catégorie de la population sous prétexte qu'elle est remuante (bin oui ce sont des enfants, vous aussi vous l'avez été!!) , faut arrêter quoi! »

L'auteure du blogue, Magenta, se pose d'ailleurs la question sur la durée de vie de son blogue, craignant que le sujet ne s'essouffle au bout d'un moment, ne lasse ses lecteurs. Elle argue que les sujets de conversations des mères, des parents en général, à l'inverse, sont intarissables.

Magenta, 25 mars 2010, « La durée de vie des blogs childfree » *«Ma rencontre de la semaine dernière avec Lucie Joubert m'a amenée à me questionner sur l'espérance de vie de ce blog. En effet, nombre d'autres blogs childfree semblent avoir manqué de souffle et se sont éteints au cours des derniers mois. De quoi sont faits les blogs childfree et pourquoi ne survivent-ils pas longtemps? La réponse est dans l'état même d'une personne "non-parent", c'est que c'est un "non-événement". Les parents ont tout le loisir d'écrire à propos des péripéties de leur progéniture, mais moi, que vais-je donc pouvoir écrire pour les 5, 10, 30, 72 prochaines années sans tomber dans la redondance? [...] J'espère que ma voix pourra s'ajouter aux nombreuses autres afin d'aider à changer le monde et faire en sorte qu'on arrive à voir les femmes qui ne veulent pas avoir d'enfant comme étant aussi normales que celles qui en veulent, que l'une n'est pas plus, pas moins égoïste que l'autre et que tout le monde mérite le même respect fondamental et la même absence de jugement sur nos décisions de vie personnelles. »*

En Belgique et en France, la « fête des non-parents » a été mise sur pied depuis 2008 par le Belge Théophile de Giraud et se tient chaque année alternativement à Bruxelles et à Paris. Des essais similaires ont été tentés à Montréal, sans grande régularité apparemment.

Magenta, 11 mars 2010, «Fête des non-parents : deuxième édition » *«Il me fait grand plaisir de vous annoncer la deuxième édition de la Fête des non-parents, qui aura lieu cette année à Paris, le 15 mai 2010 à 19h au Comptoir général près du*

Canal Saint-Martin. Après le franc succès de la première édition, le 16 mai 2009 à Bruxelles, les organisateurs ont choisi de déplacer le lieu de la fête en France afin de rejoindre d'autres non-parents. »

bugslady, 13 mars 2010, «[...] Quand à ce genre de "rassemblement" ici au Québec, je ne sais pas si ce serait possible, l'accent est de plus en plus mise sur les familles. Est-ce qu'il y a suffisamment de personne childfree sortie du garde-robe pour soutenir une telle organisation ? »

Magenta, 19 août 2010, *«Première soirée childfree montréalaise : un franc succès
» «Comme vous le savez toutes et tous (depuis le temps que j'en parle!), hier a eu lieu la première soirée de discussion childfree à Montréal et ce fut un franc succès! Merci à toutes et à tous d'être venu(e)s, et surtout celles que je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer auparavant, d'avoir eu le courage de venir rencontrer plein d'étrangers. Ce fut une soirée des plus plaisantes. Nous étions neuf, sept femmes et deux hommes autour d'une table à discuter des enjeux qui nous sont chers soit: ce qui nous a fait prendre conscience que nous ne voulions pas d'enfants, comment les autres nous perçoivent, quelle pression vivent les hommes et les femmes, de l'incompréhension qui semble plutôt généralisée à l'égard de ceux qui ne veulent pas de progéniture et qui se font dire les sempiternelles mêmes choses: "Mais qui va prendre soin de toi quand tu seras vieille?", "Tu vas changer d'idée", "Pense à ta mère qui veut être grand-mère", etc. Nous avons ri et chialé (pour mes amis européens, au Québec ça ne veut pas dire pleurer, mais plutôt gueuler de rage), discuté de choses et d'autres et trouvé plusieurs points communs entre autres que plusieurs d'entre nous n'en avaient rien à foutre de jouer à la pouper lorsque nous étions petites. »*

Conclusion

Il pouvait être pertinent, dans la société actuelle où burn-out et dépression font notamment la une, d'aborder un sujet de santé sous l'angle non pas de la maladie mais bien sous l'angle du bien-être. Ce travail souhaitait combiner trois phénomènes typiquement observables dans notre société : la recherche - et on pourrait même dire la revendication - du bien-être, l'avènement des réseaux sociaux ainsi que, malgré tout, une sorte de fardeau de normes et de pression sociale qui continue à subsister, étranglant certains choix de vie individuels. Nous nous sommes penchés, dans cette thèse, uniquement sur les femmes ayant fait le choix de mener leur vie volontairement sans enfant, nos propos ne reflètent donc pas le cas des femmes qui n'ont pas d'enfant parce qu'elles n'ont pas pu en avoir.

Ainsi donc, en mettant en parallèle la littérature et la pratique, à savoir l'analyse de contenu du blogue, les échanges virtuels entre internautes, l'on a pu apporter des éléments de réponses à notre question de recherche : « *Que disent les femmes qui ne souhaitent pas avoir d'enfants sur les forums consacrés aux femmes sans enfants ?* ».

Les mots et les thèmes récurrents que les femmes « childfree » utilisent le plus fréquemment tout au long du blogue ont été exprimés au moyen des termes « raison.s. », « choix/choisir », « désir / désirer », « justifier / justification », « culpabilité / pression sociale » et « changer d'idée ».

La tonalité dans les échanges se sont révélés assez amère, regrettant, non pas leur choix de vie mais bien – justement – le fait de devoir le justifier en permanence et d'être sous le feu de la pression sociale et morale de cette société qui comprend peu, admet difficilement cette décision et qui culpabilise ces « childfree ». La norme dans la société contemporaine occidentale actuelle est d'être mère, épouse ou partenaire sexuelle et femme réussissant une carrière professionnelle, une sorte de tryptique « superwoman » des temps modernes. Statut et archétype de glorification que les « childfree » réfutent.

L'on a constaté que la théorie rejoint la pratique lorsque l'on a analysé les raisons citées par les « childfree » pour justifier leur choix. Que ce soit dans les études ou au travers de leurs discussions virtuelles avec leurs pairs dans la même situation, les femmes sans enfant évoquent sensiblement les mêmes raisons qui les poussent à rester « childfree » : la crainte de ne pas pouvoir assumer le métier de « bon parent » est fréquemment citée; les « childfree » refusent le lien inaliénable qui les lierait à un enfant; les « childfree » sont avides de liberté individuelle, d'indépendance; toutes et tous considèrent qu'un enfant est source de contraintes, en terme d'horaires mais aussi au niveau de la relation conjugale, considérant l'enfant comme un « tue-l'amour »; les « childfree » évoquent la parentalité comme un frein à leur épanouissement personnel et professionnel; certain.e.s citent des raisons financières, environnementales et enfin, certaines femmes « childfree » se désengagent de la maternité par dégoût de la grossesse et de l'accouchement et des éventuels effets « dévastateurs » que pourrait avoir un enfant sur l'aspect esthétique de leur corps. Le fil rouge à retenir reste le mot « liberté », « choix individuel », « choix positif » aussi.

Le terme « childfree » est d'ailleurs évocateur de cette liberté revendiquée mais se traduit mal en français, l'expression « (femme) sans enfant par choix » ou « (femme) volontairement sans enfant » étant lourde dans un texte; il serait peut-être judicieux, dans cette quête identitaire, de trouver un terme plus adéquat, plus neutre, pour qualifier les « childfree » sans les marquer de manière stigmatisante.

Ces femmes « childfree », dont les parcours peuvent s'avérer diversifiés, ont donc définitivement pris une voie alternative, mais de manière volontaire et affirmée. Et elles souhaiteraient, tout simplement, que la société change le regard qu'elle porte sur elles, ne les juge plus, ne les stigmatise plus mais puisse intégrer leur point de vue. Les « childfree » revendiquent le droit de vivre leur quête existentielle d'une autre manière qu'au travers de la maternité.

Afin de pousser plus loin cette recherche, il pourrait être utile de répondre à des questions telles que :

- Pourquoi les femmes qui n'ont pas souhaité avoir d'enfant ressentent-elles le besoin de se justifier en permanence sur leur choix ?
- Que recherchent ces femmes sans enfant au travers des réseaux sociaux et des discussions virtuelles avec d'autres femmes dans la même situation ?

L'on a pu apporter une ébauche de réponses à ces deux questions.

Les femmes qui n'ont pas souhaité avoir d'enfant ressentent le besoin de se justifier en permanence sur leur choix car elles sont soumises à une forte pression sociale, liée au pronatalisme et au paternalisme de nos sociétés occidentales. Ces deux éléments, très normatifs, imposent à tout un chacune de rentrer dans un cadre de vie standardisé et bien établi. Toute femme qui s'en écarte voit sa différence mise en exergue et est stigmatisée.

Dès lors, au travers de réseaux sociaux et des discussions avec d'autres femmes dans la même situation, l'on peut raisonnablement penser que ces femmes « childfree » recherchent une certaine reconnaissance. L'importance des groupes de soutien a été démontré dans certaines études (Avison & Furnham, 2015; Blackstone, 2012). Elles recherchent donc une visibilité au travers des réseaux sociaux et y exercent - au travers de leur parole, de leur discours - une certaine forme de résistance par rapport aux impératifs normatifs pronatalistes et en même temps cherchent à faire émerger leur identité propre, leur féminité, qui se différencie de l'identité de la mère ou de l'épouse. Les « childfree » veulent démontrer que, loin d'être atteintes d'une quelconque névrose, pathologie ou anormalité, elles ont pris une décision complexe, mais non-conforme socialement.

Malgré les conclusions à tirer de cette recherche, celle-ci comporte néanmoins des limites : il ne nous a pas été possible de rencontrer des femmes sans enfant, ne serait-ce que pour les interroger, la recherche a été menée sur le corpus d'un blogue bien précis.

Dès lors, pour répondre de manière complète à ces questions, il eut fallu mener des entrevues individuelles. Quand nous constatons que Magenta Baribeau a mis plusieurs années pour récolter une dizaine de témoignages pour élaborer son documentaire « Maman, non merci! », l'on peut s'imaginer à quel point la tâche est ardue et dépasse même le cadre d'une thèse de maîtrise qui est le format que nous avons choisi dans le cadre de notre programme d'études supérieures en communication.

En définitive, ces échanges entre « childfree », incorporant parfois même la parole de parents, permettent d'ouvrir de nouveaux espaces de questionnement quant à la construction sociale de la maternité dans la société occidentale moderne.

De ces questionnements découle une autre problématique : comment est-il possible de modifier la représentation de la femme et faire évoluer cette hégémonie femme-épouse, femme-mère, les deux identités semblant être indissociables ? Faut-il vraiment faire un choix entre ces deux identités ? Une femme n'aurait-elle pas le droit soit d'être mère soit épouse, soit le droit de ne pas avoir d'enfant tout en conservant son identité de femme ?

La société, le monde politique et l'administration ont créé un cadre relativement rigide auquel il semble préférable de se conformer. Sortir de ce cadre, sortir de la norme, l'anticonformisme donc, semble être considéré comme un défi face à l'autorité, aux « entrepreneurs de morale » et même face à la nature, à l'ontologie de la femme. Ce nouveau « challenge », pour les femmes sans enfant, sera de dissocier la maternité de l'ontologie féminine tout en faisant accepter cette évolution, ou ce paradoxe, de l'identité et de l'émancipation féminine. Mais n'est-ce pas la diversité qui est source de richesse de ce monde ?

Bibliographie

- Akrich, M., & Méadel, C. (2009). Les échanges entre patients sur l'Internet. *La Presse Médicale*, 38(10), 1484–1490.
- Allred, P. (1997). Unwomanly Conduct: The Challenges of Intentional Childlessness. *Feminism & Psychology*, 7(3), 406–410.
- Angenot, M. (1984). Le discours social: problématique d'ensemble. *Cahiers de recherche sociologique*, 2(1), 19–44.
- Ardelet, C., & Brial, B. (2011). Influence des recommandations d'internautes: le rôle de la présence sociale et de l'expertise. *Recherche et Applications en Marketing*, 26(3), 45–69.
- Ashburn-Nardo, L. (2016). Parenthood as a Moral Imperative? Moral Outrage and the Stigmatization of Voluntarily Childfree Women and Men. *Sex Roles*, 1–9.
- Avison, M., & Furnham, A. (2015). Personality and voluntary childlessness. *Journal of Population Research*, 32(1), 45–67.
- Bacher, F. (1982). *Les enquêtes en psychologie*. Lille: Presses universitaires de Lille.
- Backman, C., Dolack, S., Dunyak, D., Lutz, L., Tegen, A., Warner, D., & Wieland, L. (2011). Social Media + Healthcare. *Journal of AHIMA*, 82(3), 20–5; quiz 26.
- Badinter, E. (1980). *L'amour en plus: histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*. Paris: Flammarion.
- Badinter, E. (2010). *Le conflit: la femme et la mère*. Paris]: Flammarion.
- Bajos, N., & Ferrand, M. (2006). L'interruption volontaire de grossesse et la recomposition de la norme procréative. *Sociétés contemporaines*, 1(61), 91-117.

- Baker, M. (2010). Motherhood, employment and the « child penalty ». *Women's Studies International Forum*, 33(3), 215–224.
- Baker, M. (2012). Gendered families, academic work and the « motherhood penalty ». *Women's Studies Journal*, 26(1), 11–24.
- Baum, F. (1982). Voluntary childlessness and contraception: problems and practices. *Journal of Biosocial Science*, 14(1), 17–23.
- Baum, F., & Cope, D. R. (1980). Some characteristics of intentionally childless wives in Britain. *Journal of Biosocial Science*, 12(3), 287–300.
- Baym, N. K. (1999). *Tune In, Log On: Soaps, Fandom, and Online Community*. Thousand Oaks, Thousand Oaks, Calif. ; London, Thousand Oaks, Calif.: SAGE Publications, SAGE, Sage Publications.
- Beauvoir Simone de. (1993). *Le deuxième sexe, tome I* (Electronic edition..). Charlottesville, Va.: InteLex Corporation.
- Becker, H. S. (1963). *Outsiders; studies in the sociology of deviance*. London, London, London: Free Press of Glencoe Collier-Macmillan, Free Press of Glencoe.
- Ben Yahia, I., & Chaabouni, A. (2015). Effets du sentiment communautaire virtuel sur la fidélité. *Management international*, 19(2), 189–202.
- Blackstone, A. (2014). Doing Family Without Having Kids. *Sociology Compass*, 8(1), 52.
- Blackstone, A., & Stewart, M. D. (2012). Choosing to be Childfree: Research on the Decision Not to Parent. *Sociology Compass*, 6(9), 718–727.

- Blackstone, A., & Stewart, M. D. (2016). "There's More Thinking to Decide". *The Family Journal*, 24(3), 296–303.
- Bonneville, L., Grosjean, S., Lagacé M. (2007). *Introduction aux méthodes de recherche en communication*. Montréal: Gaétan-Morin.
- Bouche, M. (2017). Une école renonce à la fête des mères « par respect pour la diversité des cultures ». Consulté à l'adresse <http://www.7sur7.be/7s7/fr/3007/Bruxelles/article/detail/3156131/2017/05/12/Une-ecole-renonce-a-la-fete-des-meres-par-respect-pour-la-diversite-des-cultures.dhtml>
- Bourque, S. (2015). Quand les « sans-enfants » se regroupent. Consulté à l'adresse <https://www.planetef.com/article-dossier/quand-les-sans-enfants-se-regroupent/>
- Boyd, D. M., & Ellison, N. B. (2007). Social Network Sites: Definition, History, and Scholarship. *Journal of Computer-Mediated Communication*, 13(1), 210–230.
- Brekhus, W. (2005). Une sociologie de l'« invisibilité »: Réorienter notre regard. *Rezeaux*, 129-130(1-2), 243–272.
- Bruchez, C., del Rio Carral, M., & Santiago-Delefosse, M. (2009). « *Co-construction des savoirs autour des contraceptifs dans les forums de discussion Internet* » dans « *Médias, médicaments et espace public* ». (C. Thoër, Éd.). Québec, Sainte-Foy [Que.], Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Bully, D. (2013). L'exercice de la médecine générale face à l'essor des réseaux sociaux de santé. *Sociologies pratiques*, (27), 175-176.
- Burkett, E. (2000). *The baby boon: how family-friendly America cheats the childless*. New York: Free Press.

- Cameron, J. (2000). « Childfree and sterilized: Women's decisions and medical responses », by Annily Campbell (Book Review). *Women's Studies Journal*, 16(2), 43.
- Campbell, A., & Edwards, K. (2001). Childfree and sterilized: women's decisions and ethical responses. *Australian Feminist Studies*, 16(34), 125–126.
- Cannold, L. (2003). Do we need a normative account of the decision to parent?(Author Abstract). *International Journal of Applied Philosophy*, 17(2), 277-290.
- Centola, D., & van de Rijt, A. (2015). Choosing your network: Social preferences in an online health community. *Social Science & Medicine*, 125, 19–31.
- Chauffaut, D., & Dauphin, S. (2012). Normes de parentalité : production et réception. *Politiques sociales et familiales*, 108(1), 108-115.
- CHRC, C. (s. d.). Qu'est-ce que la discrimination ? Consulté à l'adresse <https://www.chrc-ccdp.gc.ca/fra/contenu/quest-ce-que-la-discrimination>
- Clair, I. (2010). Normes. *Les 100 mots de la sociologie*, 83-84.
- Coeffé, T. (2017). État des lieux 2017 : l'usage d'Internet, des réseaux sociaux, des messageries et du mobile. Consulté à l'adresse <http://www.blogdumoderateur.com/etat-lieux-2017-internet-reseaux-sociaux/>
- Cooper, P., Cumber, B., & Hartner, R. (1978). Decision-making patterns and postdecision adjustment of childfree husbands and wives. *Alternative Lifestyles*, 1(1), 71–94.
- Courtenay, N. (2007). Meet the women who won't have babies - because they're not eco friendly. Consulté à l'adresse <http://www.dailymail.co.uk/femail/article-495495/Meet-women-wont-babies--theyre-eco-friendly.html>

- Cova, A. (2005). Où en est l'histoire de la maternité. *Clio. Histoire, femmes et société*, 21, 189-211.
- Crignon, A. (2010). Maternité : une chercheuse américaine répond à Elisabeth Badinter. Consulté à l'adresse <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20100212.BIB0253/une-chercheuse-americaine-repond-a-elisabeth-badinter.html>
- Cromity, J. (2012). The Impact of Social Media in Review. *New Review of Information Networking*, 17(1), 22–33.
- Damant, D., & Lapierre, S. (2012). *Regards critiques sur la maternité dans divers contextes sociaux*. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Debest, C. (2012). Le choix d'une vie sans enfant à travers le prisme des normes parentales et conjugales. *Nouvelles pratiques sociales*, 25(1), 28–43.
- Debest, C. (2014). *Le choix d'une vie sans enfant*. Presses Universitaires de Rennes.
- Déchaux Jean - Hugues. (2010). Ce que l'« individualisme » ne permet pas de comprendre. *Esprit*, (6), 94.
- Delaunay, Q. (2004). La puissance des normes (Book Review). *Revue française de sociologie*, 45(2), 384–386.
- Distaso, M. W., Vafeiadis, M., & Amaral, C. (2015). Managing a health crisis on Facebook: How the response strategies of apology, sympathy, and information influence public relations. *Public Relations Review*, 41(2), 222–231.
- D'ivernois Jean - François. (2008). Analyse des échanges écrits entre patients diabétiques sur les forums de discussion. *Distances et savoirs*, (3), 393.

- Donati, P. (2000). L'absence d'enfants [Un choix plus ou moins délibéré dans le parcours d'hommes et de femmes]. *Recherches et Prévisions*, 62, 43-56.
- Doyle, J., Pooley, J. A., & Breen, L. (2013). A phenomenological exploration of the childfree choice in a sample of Australian women. *Journal of Health Psychology*, 18(3), 397–407.
- Edelman, L. (2004). *No future queer theory and the death drive*. Durham: Duke University Press.
- Edelman, L. (2007). Ever After: History, Negativity, and the Social. *South Atlantic Quarterly*, 106(3), 469–76.
- Fox, S. (2011). *80% of internet users look for health information online*. Pew Research Center's Internet & American Life Project. Consulté à l'adresse <http://pewinternet.org/Reports/2011/HealthTopics.aspx>
- Frankish, C.J. et al. (1996). Health Impact Assessment as a Tool for Population Health Promotion and Public Policy (Vancouver, Institute of Health Promotion Research, *Vancouver, Institute of Health Promotion Research, Université de la Colombie-Britannique, 1996*).
- Gillespie, R. (2003). Childfree And Feminine. *Gender & Society*, 17(1), 122–136.
- Hall, L. (2010). « The problem that won't go away »: Femininity, motherhood and science. *Women's Studies Journal*, 24(1), 14–30.
- Harasim, L. M. (1993). *Global networks: computers and international communication*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Harris, W. H., & And Others. (1980). Choosing to Be Child Free. *Journal of School Health*, 49(7), 379–382.

- Hayden, S. (2010). Lessons from The Baby Boon: « Family-Friendly » Policies and the Ethics of Justice and Care. *Women's Studies in Communication*, 33(2), 119–137.
- Healthcare Definition - OMS*. (s. d.). (OMS Report). Consulté à l'adresse WHF_1988_9_1_p29-34.pdf. (n.d.). Retrieved from http://apps.who.int/iris/bitstream/10665/46414/1/WHF_1988_9_1_p29-34.pdf
- Heaton, T. B., & Jacobson, C. K. (1999). Persistence and change in decisions to remain childless. *Journal of Marriage and the Family*, 531.
- Hird, M., & Abshoff, K. (2000). Women without children: a contradiction in terms? *Journal of Comparative Family Studies*, xxxi(3), 347–366.
- Homans, G. C. (1974). *Social behavior; its elementary forms*. (Rev. ed.). New York: Harcourt, Brace, Jovanovich.
- Honneth, A. (2005). Invisibilité: Sur l'épistémologie de la « reconnaissance ». *Rezeaux*, 129-130(1-2), 39–57.
- Hueber, O. (2010). Réseaux sociaux virtuels et création de valeur. *IDEAS Working Paper Series from RePEc*.
- Jenner, L. (1994). Issues and options for childless employees. *HR Focus*, 71(3), 22.
- Joubert, L. (2010). *L'envers du landau: regard extérieur sur la maternité et ses débordements : essai*. Montréal: Triptyque.
- Joule Robert - Vincent. (2006). Acceptabilité sociale et savoirs scientifiques. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, (2), 85.

- Keizer, R., Dykstra, P., & Poortman, A.-R. (2011). Childlessness and Norms of Familial Responsibility in the Netherlands*. *Journal of Comparative Family Studies*, 42(4), 421–XIII.
- Kiernan, K. E. (1989). Who remains childless? *Journal of Biosocial Science*, 21(4), 387–398.
- Koehler, S. (2014). 8 raisons de ne pas avoir d'enfants. Consulté à l'adresse http://quebec.huffingtonpost.ca/sezin-koehler/8-raisons-de-ne-pas-avoir-enfants_b_5876266.html
- Koukoutsaki - Monnier Angeliki. (2013). Du réseautage professionnel à la communauté virtuelle ? À propos de l'usage d'un réseau social en ligne. *Les Enjeux de l'information et de la communication*, (1), 85.
- Lang, M.-È. (2016). Le blogue « privé » comme méthode de recherche en études féministes. *Recherches féministes*, 29(1), 71–90.
- Lefebvre, A. (2008). *Les réseaux sociaux: de Facebook aux nouveaux Intranets, la généralisation des réseaux sociaux* (2e éd. actualisée et augm..). Paris: M21 Ed.
- Lenhart, A., Purcell, K., Smith, A., & Zickuhr, K. (2010). *Social Media and Mobile Internet Use Among Teens and Young Adults*. Consulté à l'adresse http://www.pewinternet.org/files/old-media/Files/Reports/2010/PIP_Social_Media_and_Young_Adults_Report_Final_with_top_lines.pdf
- Lépine, V., & Parent, B. (2013). De la visibilité à l'individuation des cadres hospitaliers. *Communication et organisation*, (44), 41-52.
- Letherby, G., & Williams, C. (1999). Non-Motherhood: Ambivalent Autobiographies (Commentary). *Feminist Studies*, 25(3), 719-728.

- Lilian Negura. (2006). L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales. *Sociologies* (2006).
- Lisle, L. (1996). Without Child: Challenging the Stigma of Childlessness,(Brief Article). *Publishers Weekly*, 243(2), 52.
- Maddalena, M., & Zickuhr, K. (2012). *Social media "likes" healthcare From marketing to social business*. PWC Health Research Institute social media consumer survey: Health Research Institute - PWC. Consulté à l'adresse <http://www.pwc.com/us/en/health-industries/health-research-institute/publications/health-care-social-media.html>
- Maier, C. (2008). *No kid: quarante raisons de ne pas avoir d'enfant*.
- Martinez, A., & Andreatta, M. M. (2015). "It's My Body and My Life". *Cultural Studies ↔ Critical Methodologies*, 15(3), 224–232.
- Matthews, P. (2001). The Childless Revolution: What It Means To Be Childless Today.(Review)(Brief Article). *Library Journal*, 126(11), 90.
- McNutt, K. (2014). Public engagement in the Web 2.0 era: social collaborative technologies in a public sector context. *Canadian Public Administration*, 57(1), 49–70.
- Meslay, G. (2016). Choosing childlessness. *Population*, 71(4), 715–717.
- Meurs, D., Pailhé, A., & Ponthieux, S. (2010). Child-related Career Interruptions and the Gender Wage Gap in France. *Annals of Economics and Statistics*, (99/100), 15–46.
- Moguéro, L., Bajos, N., Ferrand, M., & Leridon, H. (2011). Les maternités dites tardives en France: enjeu de santé publique ou dissidence sociale? *Nouvelles Questions Féministes*, 30(1), 12–27.

- Mon médecin est un téléphone. (2017). Consulté à l'adresse <http://www.journaldemontreal.com/2017/01/23/mon-medecin-est-un-telephone>
- Morison, T., Macleod, C., Lynch, I., Mijas, M., & Shivakumar, S. T. (2016). Stigma Resistance in Online Childfree Communities. *Psychology of Women Quarterly*, 40(2), 184–198.
- Mucchielli, R. (2006). *L'analyse de contenu: des documents et des communications* (9e éd.). Issy-les-Moulineaux: ESF.
- Myra J Hird. (2003). Vacant wombs: feminist challenges to psychoanalytic theories of childless women. *Feminist Review*, 75(1), 5.
- Nonna Mayer. (1987). Blanchet Alain et alii, L'entretien dans les sciences sociales. *Revue française de sociologie*, 28(1), 160–164.
- Park, K. (2002). Stigma Management among the Voluntarily Childless. *Sociological Perspectives*, 45(1), 21–45.
- Peillon, A. (2010). Les dangers de la pilule contraceptive pour l'environnement. Consulté à l'adresse http://www.durable.com/actualite/article_les-dangers-de-la-pilule-contraceptive-pour-l-environnement_694
- Peterson, H. (2015). Fifty shades of freedom. Voluntary childlessness as women's ultimate liberation. *Women's Studies International Forum*, 53, 182–191.
- Peterson, H., & Engwall, K. (2013). Silent bodies: Childfree women's gendered and embodied experiences. *European Journal of Women's Studies*, 20(4), 376–389.
- Peterson, H., & Engwall, K. (2016). Missing Out on the Parenthood Bonus? Voluntarily Childless in a « Child-friendly » Society. *Journal of Family and Economic Issues*, 37(4), 540–552.

- Poulin-Chartrand, S. (2015). Dossier « 100% sans enfants ». Consulté à l'adresse <https://www.planetef.com/article-dossier/plaidoyer-non-parents/>
- Qu, L., Weston, R., & Kilmartin, C. (2000). Effects of changing personal relationships on decisions about having children.(Statistical Data Included). *Family Matters*, 14.
- Ramognino, N. (2007). Normes sociales, normativités individuelle et collective, normativité de l'action, Social norms and individual normative behavior. *Langage et société*, (119), 13-41.
- Renaud, L., & Bouchard, C. (2007). *Les médias et le façonnement des normes en matière de santé*. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Rheingold, H. (2000). *The virtual community: homesteading on the electronic frontier* (Rev. ed., 1st MIT Press ed.). Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Richie, C. (2013). Voluntary Sterilization for Childfree Women. *The Hastings Center Report*, 43(6), 36.
- Robert, A. D. (2007). *L'Analyse de contenu* (3e éd. mise à jour.). Paris: Presses universitaires de France.
- Rodgers, C. (2009). Le plafond de verre existe-t-il encore pour les femmes ? Consulté à l'adresse <http://affaires.lapresse.ca/economie/quebec/200904/20/01-848259-le-plafond-de-verre-existe-t-il-encore-pour-les-femmes.php>
- Rovi, S. (1994). Taking « No » for an Answer: Using Negative Reproductive Intentions to Study the Childless/Childfree. *Population Research and Policy Review*, 13(4), 343–365.
- Rowland, R. (1982). An Exploratory Study of the Childfree Lifestyle. *The Australian and New Zealand Journal of Sociology*, 18(1), 17–30.

- Rubington, E., & Weinberg, M. S. (2002). *Deviance: the interactionist perspective* (8th ed.). Boston: Allyn and Bacon.
- Russell, M. G., & And Others. (1978). The Choice of Childlessness: A Workshop Model. *Family Coordinator*, r.
- Saillant, F. (2000). Identité, invisibilité sociale, altérité. *Anthropologie et Sociétés*, 24(1), 155–171.
- Seery, A. (2015). Les jeunes féministes et la valorisation du travail de reproduction: quelques réflexions sur le mouvement des femmes au Québec. *Recherches Feministes*, 28(1), 151–168,244,249,254,259.
- Settle, B., & Brumley, K. (2014). « It's the Choices You Make That Get You There »: Decision-Making Pathways of Childfree Women. *Michigan Family Review*, 18(1), 1–22.
- Silber, D. (2009). Médecine 2.0: les enjeux de la médecine participative. *La Presse Medicale*, 38(10), 1456–1462.
- Syed-Abdul, S. G. (2016). *Participatory Health Through Social Media*. Academic Press.
- Tanaka, K., & Johnson, N. E. (2016). Childlessness and Mental Well-Being in a Global Context. *Journal of Family Issues*, 37(8), 1027–1045.
- Taponot, C. (2006). Blog ou Forum ? Consulté à l'adresse <http://urfist.enc.sorbonne.fr/anciensite/rss/forum.html>
- Terry, M. (2009). Twittering healthcare: social media and medicine.(MEDICAL CONNECTIVITY). *Telemedicine and E-Health*, 15(6), 507.
- Tilmant, I. (2008). *Epanouie avec ou sans enfant* (Anne Carrière).

- Tonsaker, T., Bartlett, G., & Trpkov, C. (2014). Information sur la santé dans Internet Mine d'or ou champ de mines? *Canadian Family Physician • Le Médecin de famille canadien*, 60.
- Vinson, C., Mollen, D., & Smith, N. G. (2010). Perceptions of childfree women: The role of perceivers' and targets' ethnicity. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 20(5), 426–432.
- Voirol, O. (2005). Présentation visibilité et invisibilité: Une introduction. *Reseaux*, 129-130(1-2), 9–36.
- Williams, J. C. (2006). Want gender equality? Die childless at thirty. (Work/Life Conflict in the Legal Profession). *Women's Rights Law Reporter*, 27(1), 3-16.
- Wood, G. J., & Newton, J. (2006). Childlessness and Women Managers: 'Choice', Context and Discourses. *Gender, Work & Organization*, 13(4), 338–358.
- Wood, G., & Newton, J. (2006). « Facing the wall » - « equal » opportunity for women in management? *Equal Opportunities International*, 25(1), 8.

Annexes :

Figure 1	Couverture Time Magazine	Page 18
Tableau 1	Récapitulatif des thèmes	Page 37
Figure 2	Bingo des parents chiants	Page 48
Figures 3 et 4	Publicités pour la famille	Page 63
Figures 5 à 8	Illustrations de magazines people	Page 64
Tableau 2	Récapitulatif des raisons évoquées par les childfree	Page 66

Tableau 3 : Grille d'analyse : Occurrence des mots retrouvés dans les témoignages :

mot.s./expression.s.	occurrence
raisons / réflexion	28
choix/choisir	23
désir / désirer	19
justifier	13
pression sociale / culpabilité	10
changer d'idée / d'avis	9
solitude / seule	8
libre / liberté / vivre	7
regret / regretter	7
égoïste	6
féministe / féminisme	6
maternité	6
vieille/vieillir	6
dénataliste/antinataliste	5
identité / réappropriation son corps	5
refus	4
tabou	4
anormale / pas naturel.le. / sorcière/...	3
manque	3
instinct maternel	2
pro-bébés / pro-natalité	2
bien-être	1
caricature / stéréotype	1
enjeux	1
esclavage	1
idéalisations	1
incompréhension	1
norme	1
nullipare	1
radicale	1

Tableau 4 : Grille d'analyse : Tonalité des témoignages :

posts négatifs	posts neutres	posts positifs
47	13	8